UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00579083 0

Landon
2 vols
$20.00

93

51 plates
(64 as numbered)

ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1822.

RECUEIL de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 24 avril 1822, et autres nouvelles productions de l'art, gravés au trait, avec l'Explication des sujets et quelques Observations sur le mérite de leur exécution.

Par C. P. LANDON, Chevalier de la Légion d'honneur, Peintre de feu S. A. R. M.gr le Duc de Berry, ancien Pensionnaire du Roi à l'École de Rome, Conservateur des tableaux des Musées royaux, Correspondant de l'Institut de France.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Au Bureau des ANNALES DU MUSÉE, quai de Conti, n.o 15, près la Monnaie.

IMPRIMERIE ROYALE.

1822.

N
2030
L3
t.1

LIBRARY
DEC 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1029989

AVERTISSEMENT.

Depuis la fondation de l'académie royale de peinture, jusqu'en 1790, c'est-à-dire, durant un siècle et demi, les académiciens eurent seuls le droit d'exposer leurs ouvrages dans le lieu de leurs séances. L'exposition ne se faisait que tous les deux ans; et cet intervalle avait paru nécessaire : les productions annuelles d'environ cinquante artistes eussent été comme perdues dans un aussi vaste local. Au reste, l'ouverture du salon était une espèce de fête ajoutée à la solennité de la Saint-Louis, avec laquelle elle coïncidait régulièrement.

Mais l'anarchie révolutionnaire n'eut pas plutôt commencé à étendre ses ravages sur nos plus précieuses institutions, que l'académie de peinture, enveloppée dans la proscription générale, fut complétement dissoute. Dès-lors cessèrent, dans la carrière des beaux-arts, certains priviléges accordés aux talens mûris par l'expérience; et non-seulement tous les artistes, quel que fût leur rang, mais encore tous ceux qui s'en arrogeaient gratuitement le titre, furent admis indistinctement aux honneurs de l'exposition : disons mieux, cette admission ne fut plus un hon-

neur. Une mesure aussi générale, qui semblait devoir favoriser les progrès de l'art, eut néanmoins le grave inconvénient d'éveiller, de nourrir la vanité des jeunes artistes, et d'ouvrir beaucoup trop tôt le chemin de la renommée à une foule d'écoliers de l'un et de l'autre sexe, qui, une fois admis dans le sanctuaire des talens, semblent avoir atteint l'unique but de leurs prétentions, et croient n'avoir plus rien à apprendre. Pour arrêter ce débordement de misérables productions, qui grossissait de jour en jour, on établit un jury dont le devoir était d'écarter les ouvrages indignes d'être offerts aux regards du public, ou de contribuer à la gloire de l'école française; mais le jury, toujours indulgent, ne remédia qu'incomplétement à cet abus. Le lieu de l'exposition devenant de plus en plus insuffisant, on fut obligé d'abandonner aux productions modernes la grande galerie, consacrée aux anciennes écoles. Encore nos artistes se montrèrent-ils peu flattés d'y tenir la place des Poussin, des Le Sueur, des Le Brun, des Claude le Lorrain et des Rubens : ne pas être admis dans le grand salon était une défaveur, et la galerie d'Apollon fut considérée comme un lieu d'exil.

Enfin l'administration du Musée vient de prendre une résolution qui doit satisfaire également le public et les artistes : aucun ouvrage moderne n'a été exposé dans la galerie; et les tableaux qui n'ont pu

trouver place dans le salon, ont été portés dans les nouvelles salles du Louvre, où l'on a vu, il y a deux ans, la réunion des produits de l'industrie. A la vérité, les objets exposés n'y reçoivent que des jours latéraux : mais, si les peintres regrettaient beaucoup le jour vertical du grand salon, on pourrait leur faire observer que leurs tableaux, destinés pour la plupart aux églises, aux maisons royales, ou aux cabinets particuliers, n'y seront pas autrement éclairés qu'ils vont l'être momentanément dans les appartemens du Louvre.

Ce pourrait être ici le lieu d'examiner si, dans l'intérêt de l'art, et sur-tout pour éviter l'embarras d'une trop grande quantité d'ouvrages présentés à l'époque de l'exposition, il ne serait pas à propos de rendre cette exposition régulièrement annuelle. Elle aurait l'avantage d'offrir aux talens distingués et aux artistes laborieux de plus fréquentes occasions de se mettre en évidence : le zèle des amateurs a besoin d'être ranimé, et ce n'est guère qu'à l'époque du salon qu'ils pensent à augmenter leurs collections; ajoutons que le public, avide de nouveautés, s'y porte toujours avec un empressement qui ne se ralentit pas, même dans les derniers jours de l'exposition.

Nous avons dit qu'avant la révolution la Saint-Louis était l'époque de l'ouverture du salon. Depuis

ce temps, elle a été changée presque à chaque fois, et remise tantôt au retour du printemps, tantôt aux approches de l'automne; enfin, après deux ans et demi d'intervalle, elle a lieu, pour cette année, au 24 avril. Nous ne pourrions pas dire laquelle des deux saisons est préférable; mais, quelque époque que l'on choisisse pour les expositions suivantes, ne serait-il pas à desirer qu'elle fût enfin fixée irrévocablement?

Gérard pinx.t C. Normand sc.

Planche 1.re — *Corinne au cap de Misène; tableau de M.* Gérard.

[Hauteur, 3 pieds; largeur, 4 pieds 6 pouces.]

Ce sujet est pris du roman de M.me de Staël, trop connu pour que nous ayons besoin de rapporter ici les passages qui ont inspiré l'artiste: l'aspect du tableau les rappelle suffisamment, et leur donne, en les rapprochant, un intérêt nouveau.

M. Gérard n'a pas cru sans doute devoir traiter ce sujet avec l'exactitude qu'exigerait l'histoire; il paraît avoir eu pour principal but de donner une idée de ces femmes célèbres qui, à différentes époques, ont illustré l'Italie par le talent de l'improvisation. Aussi, dans son premier tableau, dont les figures étaient de grandeur naturelle (celui-ci en est la répétition exécutée en petit pour Sa Majesté), les personnages accessoires sont encore plus subordonnés à celui de Corinne. Cependant les personnes qui aimeraient à retrouver dans cette composition les objets qui caractérisent la scène décrite par M.me de Staël, reconnaîtront Oswald dans le jeune homme enveloppé d'un manteau, et le capitaine de vaisseau avec sa famille, dans le vieillard et les deux jeunes femmes que l'on voit sur un plan plus reculé.

Le site est conforme à la description : du point où est le spectateur, on aperçoit l'extrémité de l'île de Nisita, au-delà le Vésuve et la côte de Naples, et dans le lointain les montagnes de Castell' à Mare, qui vont se perdre dans l'horizon.

L'effet indique le moment qui suit le coucher du soleil,

où les lieux élevés reçoivent encore les derniers rayons du jour, tandis que les parties inférieures sont enveloppées dans la demi-teinte.

Le premier tableau, acquis par S. A. le Prince royal de Prusse, et depuis donné en présent, est resté à Paris : il a été vu, l'année dernière, dans l'atelier de l'artiste, lorsqu'il venait d'être terminé ; et les journaux s'empressèrent de rendre compte de ce bel ouvrage, digne de la réputation de l'auteur. Nous ne pourrions rien ajouter aux éloges qu'ils en ont faits comme d'une voix unanime : tous se sont accordés à louer le mérite de la composition, son effet pittoresque, l'expression vive et animée de Corinne, et l'émotion qu'éprouvent les divers personnages qui se sont approchés d'elle pour l'entendre.

M. Gérard a exposé au salon un fort beau portrait en pied de S. A. S. M.lle d'Orléans. La robe est de satin blanc ; le châle, couleur de ponceau, est légèrement agité par le vent. Le fond représente un jardin et des masses de verdure, où le soleil ne pénètre que par échappées.

Le Cte de Forbin pinxt C. Normand sc.

Planche 2.e et 3.e — *Prise de l'Alhambra; tableau de M. le Comte* de Forbin.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 6 pieds 3 pouces.]

Gonzalve de Cordoue fit ses premières armes en Portugal et dans le royaume de Grenade, dont la conquête fut due en grande partie à sa valeur. Le sujet du tableau de M. le comte de Forbin représente la prise de l'Alhambra, palais des rois maures, par Gonzalve, en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

La ville de Grenade, que l'on aperçoit dans le fond à droite, est devenue la proie des flammes, à la suite d'un long siége et d'un assaut meurtrier. Gonzalve a forcé, dans la nuit, les portes du palais de l'Alhambra; il oblige le vieux Boabdil, dernier roi de Grenade, à s'incliner devant la croix, qui est portée par le grand-maître de l'ordre de Calatrava, suivi de ses religieux chevaliers. Un jeune écuyer de Gonzalve dépose aux pieds du crucifix les enseignes conquises sur les Maures. Le premier eunuque de Boabdil n'a pas quitté son maître. Un page de Gonzalve, précédant les hommes d'armes, porte la lance et le bouclier de ce grand capitaine. Sur le devant du tableau, Moraïm prodigue ses soins au jeune Almanzor, qui expire après avoir combattu avec intrépidité. Des débris d'armures, des costumes sarrasins, prouvent que la victoire a été long-temps disputée jusque dans le palais. On aperçoit au troisième plan la fontaine des lions, célèbre dans l'histoire de Grenade, et une partie des jets d'eau qui rafraîchissaient le délicieux jardin du Généralif. La mer termine l'horizon.

M. le comte de Forbin fit espérer, dès son début dans la carrière de la peinture, un talent qui non-seulement le mettrait fort au-dessus des amateurs (si l'on désigne par ce nom les personnes qui s'occupent des arts pour leur amusement, ou qui ne les cultivent que pour se délasser d'affaires plus sérieuses), mais le placerait même au rang de nos meilleurs artistes. Cette dernière production de son pinceau a paru digne de toutes celles qui l'ont précédée. Le style de la composition et le caractère du sujet ont assez d'intérêt pour qu'elle puisse se soutenir sans le prestige de l'effet pittoresque et du coloris; et cet effet est d'ailleurs si bien entendu, les diverses parties sont si heureusement liées par le concours ou plutôt par l'opposition ingénieuse des lumières et des ombres, des tons chauds et des teintes suaves et argentines, que ce morceau se ferait valoir sans autre moyen que celui de l'harmonie et du clair-obscur. Le ciel sur-tout est traité de main de maître : la vigueur des masses et le piquant des lumières rappellent, sous beaucoup de rapports, la manière de Rembrandt, mais sa manière épurée et ennoblie.

Le fond du tableau n'est pas d'invention; des personnes qui ont visité les lieux, les ont reconnus, et retrouvent, jusque dans les moindres détails de l'architecture du palais, cette exactitude qui plaît toujours, et ne peut qu'ajouter au mérite de cet excellent ouvrage.

Le Cte de Forbin pinxt. C. Normand sc.

Planche 4.e — *Mort d'un Arabe pestiféré; tableau de M. le Comte* de Forbin.

[Hauteur, 4 pieds 2 pouces ; largeur, 3 pieds 6 lignes.]

Un Arabe meurt de la peste dans les souterrains d'un lazaret en Syrie, abandonné par tous les siens. Un religieux vient lui apporter des secours.

Nous ne pourrions guère, sans répéter une partie de l'article précédent, faire remarquer les qualités qui distinguent cette nouvelle composition de M. de Forbin, quoique lui-même, paraissant avoir adopté un système particulier d'effets et de coloris, ait cependant trouvé le moyen de le présenter toujours avec des combinaisons nouvelles. M. de Forbin s'attache principalement à joindre au pathétique du sujet la vigueur du ton, la magie du clair-obscur et la vivacité des oppositions.

Planche 5.e — *Mort du Roi André de Hongrie; tableau de M. le Comte* de Forbin.

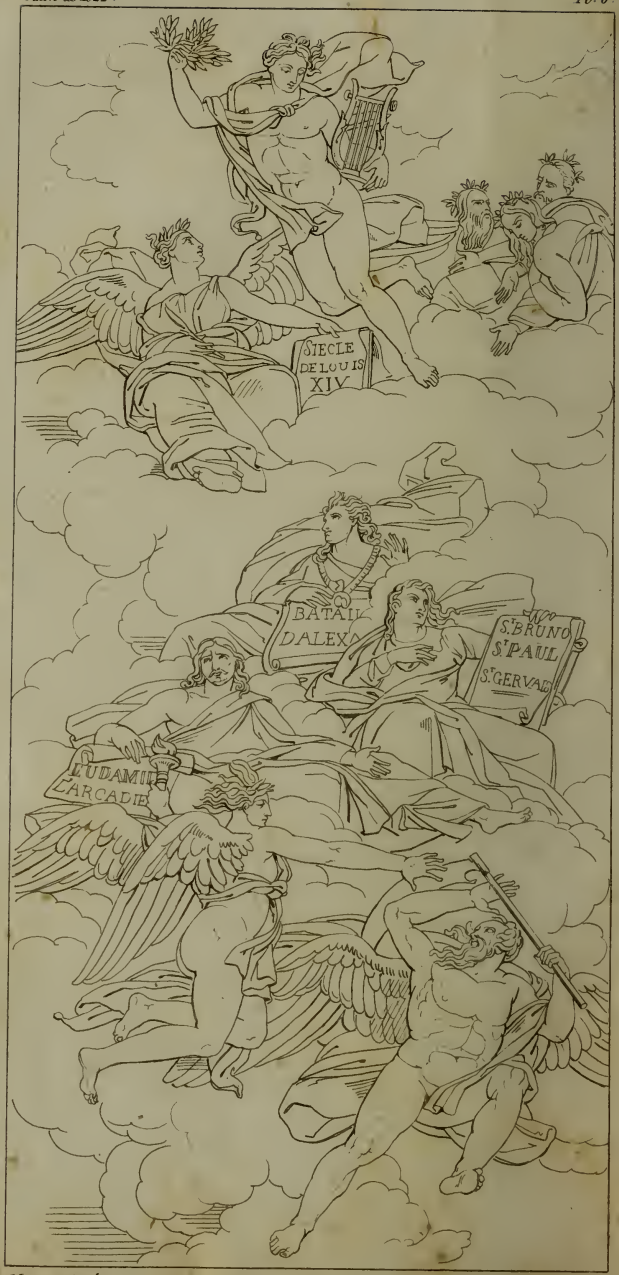
[Hauteur, 3 pieds 10 pouces; largeur, 3 pieds 6 lignes.]

Le jeune roi André de Hongrie, assassiné par ordre de la reine Jeanne, sa femme, est précipité, après sa mort, par les fenêtres intérieures de son palais, sur la côte de Pausilype, à Naples.

Un religieux son confesseur, et sa nourrice, seuls amis qui lui soient restés fidèles, viennent rendre les derniers devoirs à ce prince infortuné, qu'ils ont trouvé baigné dans son sang et brisé dans son armure.

On ne trouve dans aucun autre tableau de M. de Forbin plus de vérité et de transparence de coloris : les lointains fuient bien; la teinte en est fraîche et légère, et la vigueur des devants la fait encore mieux ressortir. Les figures ont un relief très-fortement exprimé, sans dureté et sans sécheresse.

Le Cte de Forbin pinxt C. Normand sc.



Meunier pinx.t *C. Normand sc.*

Planche 6.e — *Allégorie en l'honneur du siècle de Louis XIV; plafond d'une des salles du Musée, par M.* Meynier.

[Hauteur, 24 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 8 pouces.]

La forme étroite de ce plafond, dont la largeur n'est pas même égale à la moitié de sa hauteur, présentait de grandes difficultés pour la composition. M. Meynier s'en est tiré avec habileté. La liaison des masses et l'harmonie des tons ont fait disparaître ce que la disposition d'un aussi grand nombre de figures placées les unes au-dessus des autres dans un espace resserré pouvait offrir de peu gracieux.

Le sujet est une allégorie en l'honneur des trois principaux peintres de l'école française, Le Poussin, Le Sueur et Le Brun. On voit, dans la partie supérieure du tableau, Apollon tenant la lyre d'une main, et de l'autre trois couronnes qu'il destine aux trois artistes, lesquels, portés sur des nuages, s'élèvent vers le séjour de l'immortalité. M. Meynier les a distingués non-seulement par la ressemblance que leurs portraits nous ont transmise, mais encore par l'indication de leurs principaux chefs-d'œuvre, dont le titre est inscrit sur un rouleau qu'ils tiennent à la main. On lit sur celui du Poussin, *Testament d'Eudamidas* (1), *l'Arcadie;* sur le rouleau de

(1) Le tableau du *Testament d'Eudamidas* a, dit-on, péri dans un naufrage; il n'en reste qu'un petit nombre de copies, qui sont fort recherchées. C'est sur une de ces copies que M. Bervic avait entrepris, il y a quelques années, la gravure de cette admirable

Le Sueur, *S. Bruno, S. Paul, S. Gervais :* Le Brun montre ses fameuses *Batailles d'Alexandre*, qu'il entreprit dans la soixantième année de son âge, et dont le succès prodigieux mit le sceau à sa réputation. Au-dessous du dieu des arts, la muse de l'histoire tient une feuille sur laquelle on lit ces mots : *Siècle de Louis XIV*. Du côté opposé sont les trois plus grands peintres de l'école italienne, Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci. Enfin on voit, à la partie inférieure de la composition, un génie ailé portant au-dessus de son front la flamme qui le caractérise, et repoussant le Temps, qui, la faux à la main, menace de la destruction les chefs-d'œuvre des arts.

Si M. Meynier ne s'était pas astreint à ne placer dans son tableau que des peintres d'histoire, sans doute il n'aurait pas omis d'y faire entrer Claude le Lorrain, le premier des paysagistes, digne de marcher à côté des plus grands peintres de toutes les écoles.

M. Meynier a fait preuve d'un talent particulier dans l'exécution des plafonds. Celui qu'il a peint à la salle des antiques a commencé sa réputation : ce morceau est traité avec goût, et d'un style correct. Le second, dont il a décoré il y a deux ans l'escalier du Musée, est même supérieur au premier. Le troisième, qui fait le sujet de cet article, est plus capital pour l'étendue de la composition, et n'est pas moins étudié que les deux autres; mais on n'y trouve pas la même vivacité de teintes, ni des lumières aussi pures et aussi franches.

---

composition. La planche était avancée, lorsque la mort a enlevé ce célèbre artiste. Il était encore dans la force de son talent; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de se livrer à un travail assidu.

Mauzaire pinx.t *C. Normand sc.*

Planche 7.e — *Sujet allégorique, peint au plafond d'une des nouvelles salles du Louvre; par M.* Mauzaisse.

[Hauteur, 15 pieds; largeur, 14 pieds 8 pouces.]

Le Temps, armé de sa faux et planant dans les airs, montre les débris de quelques monumens des arts qu'il n'a pas encore achevé de détruire, et de quelques autres nouvellement exhumés. Si ce n'est pas là précisément l'intention du peintre, du moins c'est l'idée que paraît indiquer la composition de son tableau. La figure du Temps, dont le ton vigoureux contraste avec le ton fin et léger du fond, n'est peut-être pas exempte d'incorrections sous le rapport du dessin, mais elle est modelée largement; plusieurs parties sont touchées avec autant de verve que de goût, et l'ensemble annonce un talent facile, un pinceau exercé.

On donne quelquefois au Temps des proportions plus fortes que nature; mais, dans cette occasion, M. Mauzaisse paraît les avoir exagérées, relativement au peu de hauteur du plafond : la figure est colossale; elle semble s'abaisser et prête à tomber sur le spectateur, au lieu de s'élever dans l'espace.

La nouvelle salle où ce plafond vient d'être exécuté, touche à l'ancienne salle ronde qui forme, de ce côté du Louvre, la pièce d'introduction. Cette dernière vient d'être décorée en stuc dans tout son pourtour, et la coupole est ornée de figures peintes en grisaille par M. Mauzaisse.

Planche 8.e — *Le bon Samaritain; tableau de M.* Drolling.

[Hauteur, 5 pieds 9 pouces; largeur, 7 pieds 6 pouces.]

Depuis quelques années, il n'y a pas eu d'exposition où ce sujet ne se soit trouvé plusieurs fois répété. Il est bon à traiter pour les jeunes artistes, qui pensent qu'il vaut mieux soigner un petit nombre de personnages, que d'en estropier une multitude, comme nous avons trop souvent occasion de le remarquer. Le sujet du bon Samaritain se prête à l'étude des nus et à l'expression, les deux principales parties de la peinture historique.

Si ce morceau présente peu d'élévation dans le style et d'élégance dans le dessin, peut-être, à la rigueur, le sujet n'en demande-t-il pas davantage. Au surplus, il est bien peint; le coloris en est vigoureux; les pieds, les mains et la tête du jeune homme sont parfaitement rendus.

Drolling pinx.t

C. Normand sc.

Kinson pinx.t C. Normand sc.

Planche 9.e — *Portrait en pied de S. A. R. M.me la Duchesse de Berry; par M.* Kinson.

[Hauteur, 6 pieds 10 pouces; largeur, 5 pieds 4 pouces.]

Ce beau portrait, qui fut offert aux regards du public dans le courant de l'année dernière et dans le salon même du Musée, y exciterait encore aujourd'hui le plus vif intérêt. Exposé depuis à l'académie de Gand, dont les membres, nés sujets de S. M. le Roi des Pays-Bas, ont coutume de réunir à certaines époques le résultat de leurs travaux, il a été gravé au trait, et inséré dans un recueil contenant les meilleurs morceaux de cette exposition. Le portrait est même accompagné d'une notice, dont nous rappelons ici les principales expressions :

« Lors du déplorable événement du 13 février 1820, » M.me la Duchesse de Berry, après avoir montré le plus » grand courage tant que son auguste époux, mortelle- » ment blessé, réclamait tous ses soins, se livra au plus » profond désespoir dès qu'il eut rendu le dernier soupir. » Le prince mourant avait prononcé ces paroles : *Mon » amie, conservez-vous pour l'enfant que vous portez » dans votre sein.* Ce peu de mots avait fait briller un » rayon d'espoir, et imposait à M.me la Duchesse de » Berry le devoir de ménager ses jours. La Princesse » s'en souvint, et, dans sa douleur, elle parut tranquille » et résignée. C'est dans cette situation d'esprit que le » peintre a représenté son auguste modèle. »

M.me la Duchesse de Berry, en habits de deuil, assise sur un canapé dans l'appartement de sa fille, soutient

la jeune princesse, et fixe ses regards sur le buste de son malheureux époux. Une mélancolie touchante se peint dans ses traits et dans son maintien; on croit y voir la tendre sollicitude de la mère retenant les larmes de l'épouse. La gaieté enfantine de la jeune princesse, qui tend les bras à son père, contraste avec l'expression tendre et douloureuse de l'auguste veuve. L'extrême ressemblance des figures et l'exécution du tableau honorent autant le talent de l'artiste que le sentiment de la composition fait l'éloge de son goût et de sa sensibilité.

Le canapé sur lequel la Princesse est assise est en velours violet; les broderies et tous les ornemens sont en or. La partie du fond qu'on aperçoit derrière le rideau, est une glace dans laquelle se réflète la décoration de l'appartement.

Outre le mérite de la composition et de la ressemblance, ce tableau offre une grande vérité de coloris, et sur-tout une touche très-soignée, genre de mérite que beaucoup d'artistes affectent aujourd'hui de négliger et même de dédaigner, comme étant la marque d'un génie étroit et d'un pinceau servile. Ce mérite néanmoins est d'autant plus nécessaire que toutes les parties d'un portrait réclament une imitation exacte : c'est même un devoir, un témoignage de respect et de zèle, dans la représentation des personnages d'un rang élevé.

Gaillot pinx.t C. Normand sc.

Planche 10.e — *La Vision de S.te Monique, mère de S. Augustin; tableau de M.* Gaillot.

[Hauteur, 11 pieds 6 pouces; largeur, 10 pieds 6 pouces.]

A l'âge de vingt ans, S. Augustin enseignait la rhétorique à Tagaste, et il s'y était acquis beaucoup de renommée : mais la mort d'un de ses amis le toucha si vivement, que, ne pouvant plus demeurer au lieu où il avait fait cette perte, il retourna à Carthage, où était sa mère.

S. Augustin s'était fait manichéen : mais sa réputation, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait consoler sa mère de son hérésie et de ses erreurs; et, tandis que chacun la félicitait d'avoir un tel fils, elle le pleurait aussi amèrement que si elle l'eût vu dans le tombeau. Elle cessa de demeurer avec lui pour ne pas entendre ses discours impies; elle ne voulait pas même le souffrir à sa table, espérant que cette sévérité le ferait rentrer en lui-même. Quelque temps après, Monique, voyant ses efforts inutiles, alla trouver un évêque, et le conjura, les larmes aux yeux, d'entreprendre la conversion de son fils. Le prélat lui répondit qu'il n'était pas temps encore. « Contentez-vous, lui dit-il, de prier Dieu pour » lui; il reconnaîtra peu à peu son erreur et son im- » piété. » Et comme elle continuait de le presser de voir son malheureux fils : « Allez, lui dit-il; que le Seigneur » vous bénisse : un enfant de tant de larmes ne peut » périr. » Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel. Enfin ses prières furent exaucées; Dieu lui envoya un ange qui la consola merveilleusement, en lui

faisant voir qu'elle et son cher fils suivraient ensemble jusqu'à la mort le symbole de la foi.

On voit dans ce tableau S.te Monique avertie par un songe des bienfaits que le ciel doit répandre sur elle et sur son fils. L'envoyé de Dieu est au chevet de son lit; une lumière céleste l'accompagne, et se répand sur les objets qui l'environnent. Du côté opposé, on voit S. Augustin écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit, et entouré de petits anges, qui portent les divers attributs de la dignité épiscopale. Ce groupe, porté sur des nuages, est éclairé d'une lumière bleuâtre, telle que la produirait la clarté de la lune; et cet effet harmonieux et purement fantastique forme un contraste avec la lumière dorée qui s'étend sur le reste du tableau. La figure de la sainte, heureusement posée, et drapée d'un bon style, se fait remarquer, ainsi que la figure de l'ange, par la douceur et la noblesse de l'expression.

On juge, d'après ce tableau, que l'artiste est loin de suivre l'exemple de nombre de peintres qui, faute de jugement, ou peu riches en fonds d'études, ont adopté depuis quelques années, et le mal s'accroît de jour en jour, une manière négligée, superficielle, et sur-tout fort incorrecte. M. Gaillot cherche, au contraire, à se rapprocher des bons modèles, et s'attache à la noble imitation de la nature. La *Vision de S.te Monique* est le pendant de la *Conversion de S. Augustin,* que l'on a vue et citée avec éloge au dernier Salon. Ces deux sujets ont été commandés pour l'église des Petits-Pères de Paris, et complètent avec plusieurs autres tableaux de même dimension, peints par Carle Vanloo, la décoration du chœur de cette église.

Landon et Gaillot pinx.t C. Normand sc.

Planche 11.e et 12.e — *S. Louis fait placer dans l'église de Saint-Denis les tombeaux des Rois ses prédécesseurs; tableau de MM.* Landon *et* Gaillot.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 4 pieds.]

S. Louis, avant de retourner en Orient, prit la résolution de transférer dans le chœur de Saint-Denis les corps des rois ses prédécesseurs, inhumés en différens endroits de cette église. Il fit mettre ceux de la race de Charlemagne à droite, au midi; et ceux de la famille de Hugues Capet vis-à-vis, à gauche, du côté du nord : les uns et les autres sous des tombeaux de pierre élevés à deux pieds et demi de terre, avec leurs figures en relief, couchées, et vêtues d'un habillement royal, tel, à peu près, qu'on le portait du temps de S. Louis. Ces tombeaux étaient restés dans le même état, jusqu'à l'époque de la révolution, époque de la profanation de toutes les choses saintes. Les figures des rois furent conservées seulement comme objets d'antiquité, et transportées à Paris, au cloître des Petits-Augustins. Au retour du souverain légitime, ces monumens ont été reportés à Saint-Denis pour y reprendre leur ancienne destination. Ils y sont tenus en dépôt, jusqu'à l'achèvement de la décoration intérieure de l'église.

S. Louis, accompagné de la reine Marguerite de Provence et des trois jeunes princes leurs enfans, donne des ordres pour le placement des tombeaux, et paraît faire quelque exhortation touchante à l'un de ses fils, en lui montrant le simulacre de l'un des rois qui l'ont précédé. Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, à la tête de

ses religieux, vient présenter ses hommages au roi. Le lieu de la scène est le chœur de l'église, dont on aperçoit, dans le fond, la nef du côté de l'entrée, et une partie de la croisée, où l'on exécute encore quelques travaux de construction. A gauche du spectateur, derrière S. Louis, on voit une partie du tombeau de Dagobert, le premier de nos rois qui ait choisi sa sépulture dans l'église de Saint-Denis. Ce tombeau, refait au milieu du XII.e siècle, avait remplacé l'ancien, qui avait été détruit, ou par le temps, ou par les Normands qui s'étaient rendus maîtres de l'abbaye de Saint-Denis en 865 (1).

---

(1) Après avoir arrêté la composition de ce tableau, commandé pour l'église de Saint-Denis, j'en avais peint l'esquisse, et j'avais fait les études des têtes et des nus, lorsqu'attaqué d'une maladie grave, je me vis forcé d'interrompre ce travail. M. Gaillot a bien voulu s'y associer, et terminer l'ouvrage conformément à mes premières idées. L'exécution du tableau, dans son état actuel, est entièrement de sa main, et fait, comme je me plais à le reconnaître, le principal mérite de l'ouvrage. Si j'en réclame ici la composition, c'est pour que l'on n'attribue qu'à moi seul les imperfections qu'on y trouvera sous ce rapport, et afin que M. Gaillot recueille, comme de raison, les éloges qui lui sont dus pour le talent de l'exécution. On y trouve une expression douce, un bon coloris, un pinceau correct, gracieux et facile, et des détails rendus avec beaucoup de goût.

Blondel pinx.t Ch. Normand sc

Planche 13.e et 14.e — *La Dispute de Minerve et de Neptune; plafond du cabinet du Roi, par M.* Blondel.

[Hauteur, 11 pieds; largeur, 16 pieds.]

Le Gouvernement français, qui tendit toujours aux sciences et aux arts une main protectrice, et, de tous les gouvernemens européens, celui qui, leur ayant depuis long-temps fourni les plus heureuses occasions de se développer avec éclat, leur a aussi prodigué les récompenses les plus honorables, avait prévu sans doute que des motifs d'émulation aussi attrayans feraient bientôt éclore une foule de talens de toute espèce, dont la plupart ne s'éleveraient pas au-dessus de la médiocrité; que bientôt peut-être le nombre des artistes deviendrait si considérable, que non-seulement les fortunes particulières ne pourraient suffire à l'entretien de leurs travaux, mais que la fortune publique, qui n'est pas inépuisable, aurait sans cesse à faire de nouveaux sacrifices pour les occuper et assurer leur existence. Nous nous abstenons d'examiner ici jusqu'à quel point la multitude des talens, portée au-delà des besoins de la société, peut contribuer à la gloire de l'art et à la prospérité de l'État; mais on ne peut se dissimuler que sans les travaux extraordinaires commandés par plusieurs ministres, conformément aux intentions de Sa Majesté, et par quelques administrations particulières, les beaux-arts, parmi lesquels la peinture historique tient le premier rang, ne tarderaient pas à tomber dans un état de langueur et d'abattement complet. Les peintres de genre, que la facilité du succès a engagés dans

une carrière moins relevée, moins épineuse, et dont les productions trouvent toujours un refuge dans le cabinet de l'amateur, n'obtiendraient pas même un débit suffisant de leurs ouvrages, si le Gouvernement, par un effet de sa constante sollicitude, n'avait pas soin de les comprendre dans la liste de ses acquisitions.

Mais, pour donner aux encouragemens annuels une utilité bien réelle, il ne suffisait pas, comme on l'a fait jusqu'à présent, d'ordonner des travaux; il fallait encore en indiquer la destination. Précédemment, de peur, disait-on, de donner des entraves au génie, on laissait aux artistes le choix du sujet, celui des dimensions du tableau et des proportions des figures. C'est à l'effet de cette fausse condescendance qu'on peut attribuer cette multitude de morceaux de différens genres et de toutes grandeurs, qui se sont accumulés successivement, et que l'on n'a pu réunir sans qu'il en résultât bien des disparates dans la décoration des palais où ils viennent enfin de trouver une place (1). L'administration actuelle des beaux-arts a adopté une marche différente : les ouvrages exécutés par ordre de Sa Majesté auront dorénavant une destination spéciale.

---

(1) Il faut en excepter le château de Compiègne, dont la magnifique galerie et les principaux appartemens ont été décorés d'après un plan régulier, qui fait honneur au goût de l'architecte. Les peintures ont été exécutées en grande partie par M. Girodet ou par ses premiers élèves; de plus, environ quatre-vingts tableaux, presque tous modernes et de grande dimension, tirés de la réserve du Musée, ont été envoyés l'année dernière dans cette résidence royale pour en compléter la décoration, qui, sous ce rapport, paraît ne rien laisser à desirer. Le château de

Le sujet du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, est la dispute de Minerve et de Neptune, qui prétendent l'un et l'autre donner leur nom à la ville d'Athènes.

L'olympe assemblé décide que celui des deux qui produira la chose la plus utile, obtiendra l'avantage. Neptune, frappant la terre de son trident, en fait sortir un cheval; Minerve fait naître l'olivier, et les dieux prononcent en sa faveur. Cette peinture orne le plafond du cabinet du Roi, attenant à la salle des séances royales pour l'ouverture de la session des Chambres. On trouve dans cette partie du Louvre, depuis la salle ronde du Musée jusqu'à l'escalier de la colonnade, une longue suite d'appartemens dont la décoration pourrait occuper longtemps nos peintres et nos sculpteurs. On assure que le projet du Gouvernement est d'y employer successivement les meilleurs artistes, et de relever, par les plus nobles travaux, une école célèbre, dont on aurait lieu de déplorer bientôt la décadence, si l'oubli des grands

---

Fontainebleau, beaucoup plus vaste que celui de Compiègne, pourrait être mis sous peu d'années dans un état aussi satisfaisant. Outre cent cinquante tableaux placés depuis deux ans dans les pièces les plus apparentes, beaucoup d'autres, la plupart de l'ancienne école française, ont été désignés par M. le directeur des Musées royaux pour y être joints très-prochainement. Plusieurs dessus de porte ont été commandés pour le même palais. Rambouillet, Saint-Cloud, le grand et le petit Trianon, ont paru suffisamment ornés, du moins pour le moment actuel. Quant au château de Versailles, plusieurs tableaux ont été exécutés pour l'appartement du Roi et celui de la Reine : on se propose de revoir la restauration des plafonds de la galerie, qui avait été remise en état il y a cinq ans, et dont quelques parties demandent encore de légères réparations.

principes et le dégoût des études solides continuaient à se manifester, comme on a pu le remarquer aux deux ou trois dernières expositions. Il est même probable qu'on fera en sorte d'employer à ces travaux la peinture à fresque, dont on n'a pas reconnu jusqu'à ce jour toute l'utilité, malgré les preuves que nous en fournissent quelques monumens du premier ordre placés au sein même de la capitale. La coupole des Invalides par Delafosse, et celle du Val-de-grâce par Mignard, n'ont rien perdu de leur éclat depuis un siècle et demi, et suffisent pour ne laisser aucun doute sur la beauté et la durée de ce genre de peinture. Nous aurons occasion de revenir sur cet objet, lorsque nous offrirons, dans ce même recueil, l'esquisse d'un tableau capital que M. Abel de Pujol vient d'exécuter à fresque dans l'église de Saint-Sulpice.

Le tableau de M. Blondel représentant la dispute de Minerve et de Neptune est un de ceux qui ont été ordonnés depuis deux ans pour être peints sur toile dans l'atelier de l'artiste, et attachés ensuite au plafond. Il est à desirer que M. Blondel, qui a mis dans toutes ses compositions, et notamment dans le morceau dont il s'agit, un grand goût de dessin et une touche brillante, ne soit pas un des derniers à faire pour la peinture à fresque des essais qui, selon toute apparence, ne pourront manquer de lui réussir.

Blondel pinx.t

Renoul

Planche 15.e — 1. *Mars*, 2. *la Paix; tableaux exécutés au plafond du cabinet du Roi, par M.* Blondel.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 6 pieds.]

Ces deux figures allégoriques, exécutées dans les parties ovales du plafond dont il a été question dans l'article précédent, ont cette conformité de caractère et de style qu'indiquait naturellement le sujet du tableau principal. Le cheval que Neptune fait sortir de terre d'un coup de son trident, partage avec le guerrier les périls des combats; et l'abondance, l'industrie, la prospérité du commerce, des sciences et des arts, sont les fruits de la paix, dont l'attribut est un rameau de l'olivier produit par la déesse de la sagesse.

Les trois tableaux dont nous venons de donner l'esquisse, ne sont pas les seuls ouvrages que M. Blondel ait exécutés depuis la dernière exposition : cet artiste laborieux, digne du rang honorable qu'il tient dans notre école, s'occupe spécialement de la décoration de la nouvelle galerie de Diane à Fontainebleau. Les côtés de cette galerie, dont les travaux, commencés depuis plusieurs années, ne tarderont pas à être terminés, sont ornés de paysages et de sujets tirés de l'histoire de France et exécutés par différens artistes. Nous en avons donné le trait dans le volume du salon de 1819. La salle pratiquée à l'extrémité de cette galerie, et le plafond dans toute sa longueur, devront au pinceau gracieux et élégant de M. Blondel le complément de leur décoration.

Planche 16.e — *Jésus au mont des Oliviers; tableau de M.* Destouches.

[Hauteur, 12 pieds 6 pouces; largeur, 9 pieds 7 pouces.]

Jésus étant tombé en agonie, Dieu envoya du ciel un ange qui vint le soutenir. Alors Jésus, se levant, vit ses disciples endormis. Comme il leur parlait encore, Judas, un des douze apôtres, parut à la tête d'une troupe de gens armés pour le saisir.

M. Destouches exposa au salon de 1819 son premier ouvrage, qui fit concevoir d'heureuses espérances. En général, celui-ci n'a pas été trouvé supérieur au précédent; mais il a paru peut-être un peu plus correct sous le rapport du dessin : cependant l'effet pittoresque manque de nerf, l'expression en est languissante, et il y a de la froideur et de l'égalité dans la touche, du moins à en juger à la distance d'où l'on voit le tableau. Plus rapproché du spectateur, il offrirait peut-être des détails intéressans. Au surplus, la composition et l'exécution sont exemptes de cette manière négligée, de cette pratique vicieuse, qu'adoptent sans réflexion, depuis quelques années, une foule de jeunes peintres d'histoire, plus jaloux de se produire au salon que de se rendre dignes d'y être admis.

Ce tableau a été commandé par M. le Préfet de la Seine pour une des églises de Paris.

Destouches pinx.t C. Normand sc.

Lethière pinxt. C. Normand sc.

Planche 17.e — *S. Louis visitant et touchant un Pestiféré dans les plaines de Carthage; tableau de M.* Guillon-Lethière.

[Hauteur, 12 pieds 6 pouces; largeur, 9 pieds 5 pouces.]

« Louis IX », dit Voltaire, dont l'opinion ne doit pas être suspecte lorsqu'il fait l'éloge d'un saint, « Louis IX » paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, à » rendre la France triomphante et policée, et à être » en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle » d'un anachorète, ne lui ôtait aucune des vertus qui » font les grands rois. Une sage économie ne déroba rien » à sa libéralité; il sut accorder une politique profonde » avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souve- » rain qui mérite cette louange : prudent et ferme dans » le conseil, intrépide dans les combats sans être em- » porté, compatissant comme s'il n'avait été que mal- » heureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus » loin la vertu. »

Il n'est pas étonnant que, dans le grand nombre de sujets que l'histoire de S. Louis fournit aux peintres, celui-ci leur ait paru le plus propre à élever leur imagination. L'exposition actuelle en offre plusieurs, parmi lesquels nous en avons choisi trois pour les insérer dans ce volume. Le lecteur pourra les comparer.

Louis IX, visitant son armée campée devant Tunis et attaquée de la peste, prodiguait par-tout ses soins, et s'efforçait de ramener le calme dans les esprits. Le peintre a représenté le moment où le roi vient d'entrer dans la tente d'un officier supérieur atteint de la conta-

gion, et près duquel un nègre et un page viennent d'expirer. Il touche la tumeur du malade, qu'un Africain n'ose soutenir avec ses mains qu'après les avoir enveloppées.

Ce qu'on entend par effet pittoresque, provient, en général, de l'opposition harmonieuse des teintes vives et des tons suaves, ou de l'ingénieuse combinaison des ombres et des lumières, destinées à se faire valoir réciproquement. Cet effet a pour but de reposer l'œil du spectateur, et de le ramener, sans qu'il s'en aperçoive, sur les parties les plus importantes de la composition. Mais ce genre d'artifice, cette magie du clair-obscur, c'est ainsi qu'on le nomme, est beaucoup moins desirable dans les scènes pathétiques, où rien ne doit distraire de l'objet principal que dans les sujets d'un ordre inférieur, qui souvent tirent tout leur mérite de l'agrément du coloris ou du jeu des ombres et des lumières. On pourrait donc penser que M. Lethière s'est plus scrupuleusement attaché à l'effet pittoresque qu'à l'expression et à la correction du dessin, qui ne sont pas à l'abri de la critique. De plus, les lumières laissent à desirer plus de franchise; les ombres, plus de légèreté et de transparence. Ces observations, faites dans le seul intérêt de l'art, ne sauraient porter préjudice à un artiste estimable, dont la réputation est à juste titre et depuis long-temps fondée sur un tableau qu'on voit toujours avec plaisir à la galerie du Luxembourg, *Brutus condamnant ses fils à mort.*

Delorme pinx.t Reveil sc.

Planche 18.e — *Céphale enlevé par l'Amour; tableau de M.* Delorme.

[Hauteur, 6 pieds 10 pouces; largeur, 4 pieds 10 pouces.]

Ce tableau, d'une composition gracieuse et d'un dessin correct, offre de la finesse dans les caractères, une touche soignée, et rappelle le goût de l'école où M. Delorme a formé son talent : on reconnaît que cet artiste est élève de M. Girodet. Sans doute il restera fidèle aux principes qu'il a puisés chez son maître. Sans doute, à son exemple, il se montrera jaloux d'unir à la noblesse de l'expression la pureté des formes et la délicatesse du pinceau.

On regrette que les figures de ce tableau ne soient pas d'une proportion un peu plus élevée, et qu'elles se rapprochent de ce que l'on appelle petite nature, laquelle produit d'autant moins d'effet que le tableau est entouré de morceaux d'une grande dimension. On en trouve le coloris un peu enluminé, et la netteté des contours va quelquefois jusqu'à la sécheresse.

Nous avons remarqué depuis plusieurs années qu'à chaque exposition nouvelle, quelques retranchemens que fasse le jury, la quantité des ouvrages augmente progressivement. Le salon de 1819, le plus nombreux que l'on eût vu, offrait environ seize cent cinquante numéros. Le catalogue de 1822 passe dix-sept cents; et souvent un même numéro indique une série de tableaux du même artiste. On ne sait pas où s'arrêtera cette effrayante fécondité.

Le chapitre de la peinture, en tableaux d'histoire,

en paysages, portraits, compositions de genre, miniatures et dessins, contient quatorze cents objets; la sculpture, cent soixante-dix. Celle-ci est exposée dans les nouvelles salles du rez-de-chaussée qui donnent sur la cour du Louvre, et qui sont réservées pour les monumens de la sculpture moderne. On y a déjà placé à demeure quelques statues provenant du palais de Versailles, et les objets les plus capitaux du Musée des Petits-Augustins.

Parmi les morceaux de sculpture faisant partie de l'exposition actuelle, on compte dix statues en marbre et une seule en bronze, commandées par le Gouvernement; quelques bas-reliefs, et plusieurs modèles de statues en plâtre: les bustes et les portraits, qui toujours abondent, complètent le nombre de cent soixante-dix.

La gravure en médailles, en pierres fines et en taille-douce, et sur-tout la lithographie, comprennent cent quatre-vingts numéros. Parmi les graveurs en taille-douce, on distingue MM. Allais, Bacquoi, Auguste Desnoyers, Forster, Girardet, Laugier, Lignon, Raphaël-Urbain Massard, Muller, Pradier et Richomme.

Les graveurs en pierres fines et en médailles sont MM. Barre, Brenet, Caunois, Depaulis, Dieudonné, Galle aîné, Gatteaux et Montagny.

S'il y a place au salon pour l'architecture, ce ne peut être que pour des dessins ou de petits modèles. Les ouvrages de ce genre sont peu nombreux cette année; on trouve seulement quelques projets ou dessins de MM. Bonnevie, Caristie, Deseynes, Gautier, Gau, Hittorf et Le Comte.

Cognet pinxt. *Reveil sc.*

Planche 19.e — *Métabus, Roi des Volsques; tableau de M.* Cogniet.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 6 pieds 6 pouces.]

Détrôné et poursuivi par ses sujets, Métabus est arrêté dans sa fuite par un torrent. Prêt à le franchir, il attache sa fille à son javelot et la voue à Diane, avant de la lancer sur l'autre bord. Ce sujet est tiré de l'Énéide, livre XI.

On ne peut considérer ce tableau que comme un morceau académique, un sujet d'étude; d'ailleurs, la figure est bien développée, d'un bon goût de dessin, et le coloris ne manque ni de vigueur ni de vérité : mais il faut être prévenu de l'intention du peintre, pour ne pas trouver que l'enfant est comme une espèce de hors-d'œuvre ajouté après coup. Cette petite figure, qui n'a aucune proportion avec la figure principale, est incomplétement sentie; mais elle est propre à donner quelque intérêt au sujet, qui peut-être, dans l'origine, représentait seulement un héros bravant ou implorant les dieux, et auquel l'artiste aura fait de légers changemens.

C'est de l'académie de Rome, où M. Cogniet réside en qualité de pensionnaire du Roi, qu'il a envoyé cette étude avec un autre tableau d'une seule figure, dont nous donnerons le trait dans ce volume. Les élèves pensionnaires sont dans l'usage de fournir, chaque année, nous ne dirons pas un tableau de leur composition, mais un morceau de leur façon; car on n'a encore vu, soit en dessin, soit en peinture, aucun

ouvrage du genre historique qui atteste leurs progrès. Assurément, pour peindre quelques académies, il n'est pas besoin d'aller à Rome et d'habiter pendant quatre ou cinq ans la patrie des Michel-Ange, des Raphaël ou des Carraches.

Cependant, car il faut rendre hommage à la vérité, un de MM. les pensionnaires nous paraît exempt du reproche que tout ami des arts serait en droit d'adresser à ces jeunes artistes en général. M. Vinchon, qui vient d'exécuter à Paris les peintures d'une chapelle de l'église Saint-Sulpice, a envoyé de Rome, il y a trois ans, les dessins ou cartons d'un grand tableau qu'il a peint à fresque dans une église de Rome. Ce dessin fut exposé dans la salle des séances de l'Institut, et il obtint l'approbation des professeurs.

Thomas pinx^t. *C. Normand sc.*

Planche 20.e — *Les Vendeurs chassés du Temple; tableau de M.* Thomas.

[Hauteur, 12 pieds 1 pouce; largeur, 10 pieds 3 pouces.]

Jésus venait de faire son entrée à Jérusalem; comme il approchait du temple, il vit des marchands établis sous le premier portique. Alors, saisissant une corde dont il se servit comme d'un fouet, il les chassa en disant : « N'est-il pas écrit que la maison de mon père est une » maison de prière? et vous en faites une retraite de voleurs. » Ce tableau a été commandé par M. le Préfet de la Seine.

Les sujets de piété, depuis le rétablissement des églises et la restauration de la monarchie, sont presque aussi nombreux au salon que le furent, durant les guerres de la révolution, les tableaux de bataille, ou ceux des saturnales de la liberté. Mais, si ces derniers amenaient insensiblement la décadence de l'art, les autres contribueront sans doute à le remettre en vigueur. Cependant on ne peut se dissimuler que les compositions religieuses, quelque variété que puisse leur donner un peintre habile, soit dans la disposition et le caractère des personnages, soit dans l'aspect de l'ensemble et dans l'effet pittoresque, ont été si souvent répétées, et ont nécessairement entre elles une si grande conformité, qu'elles n'attirent plus guère, ni la foule des curieux, qui ne veulent que des sujets nouveaux, ni les connaisseurs, qui ne s'arrêtent que devant les tableaux qu'une exécution brillante a placés hors de la ligne commune. Mais, si le tableau qui fait le sujet de cet article, ne peut être cité comme devant

faire époque dans l'école française, du moins on ne le confondra pas avec tant de productions que leur médiocrité condamne à l'oubli, médiocrité qui fait regretter les encouragemens dont leurs auteurs ont été honorés. Cette composition a du mouvement et de l'expression; la scène est convenablement rendue, l'effet en est simple et vrai, les figures sont étudiées et touchées largement : il ne tient qu'à l'artiste de donner à son style plus d'élévation, aux détails plus de précision et de finesse.

Nous avons dit, dans un article précédent, que la liste des tableaux exposés cette année contenait environ treize cent quatre-vingts numéros, et que souvent un seul numéro comprenait plusieurs ouvrages. En faisant à chaque genre la part qui lui revient, nous trouvons à peu près deux cents tableaux d'histoire proprement dits; en sujets du style historique moyen ou anecdotique, deux cent quarante; scènes familières ou rustiques, deux cent cinquante; paysages, trois cents; tableaux d'architecture, soixante; de fleurs et de nature morte, quatre-vingts; enfin en portraits, grands, moyens ou petits, à l'huile ou en miniature, neuf cent cinquante. Il n'y a pas de famille dans Paris qui n'y retrouve quelqu'un des siens. Nous pouvons ajouter que si les portraits ne forment pas la partie la plus importante de l'exposition, ils n'en sont, sous plus d'un rapport, ni la moins curieuse ni la moins amusante.

Landon pinx.t

C. Normand sc.

Planche 21.e — *Enfans exécutant un Concert ; tableau de M.* Landon.

[Hauteur, 4 pouces ; largeur, 5 pouces et demi.]

Plusieurs groupes d'enfans ou de petits génies, dont quelques-uns sont ailés, exécutent dans les airs un concert de voix et d'instrumens. Une petite fille est le personnage principal ; plusieurs autres accompagnent son chant de leurs voix. A sa droite, deux enfans jouent de la flûte et du tambour de basque ; à ses pieds un autre bat la mesure sur le livre. Un ciel pur se découvre derrière les nuages.

Planche 22.e — *Danse d'Enfans; tableau de M.* Landon.

[Hauteur, 4 pouces; largeur, 5 pouces et demi.]

Une douzaine d'enfans ou de petits amours se tiennent par les mains et forment une danse au milieu des nuages; leur joie est vive et animée. On aperçoit dans le fond le sommet de quelques montagnes qui s'élèvent au-dessus de l'horizon. Ce petit tableau est le pendant du précédent.

Landon pinxt.

C. Normand sc.

Cassiès pinx.t C. Normand sc.

Planche 23.e — *Martyre de S. Appien, tableau de M.* Gassies.

[Hauteur, 14 pieds 7 pouces; largeur, 11 pieds.]

Dans un article précédent, nous avons parlé des encouragemens donnés aux arts, et principalement à la peinture historique, par LL. EE. les Ministres de la maison du Roi et de l'intérieur et par M. le Préfet de la Seine. Les tableaux commandés pour le compte particulier de Sa Majesté sont destinés à la décoration des maisons royales : outre ces ouvrages, plusieurs autres sont acquis, pour le même objet, dans le courant ou à la fin de l'exposition. C'est à la même époque aussi que le Ministre de l'intérieur fait des acquisitions ou qu'il commande des tableaux, qui sont accordés aux principales villes des départemens. Quant à ceux qui sont exécutés sur la demande de M. le Préfet de la Seine, ils ne sortent pas de l'enceinte de Paris, et ils sont réservés pour la décoration des églises de cette capitale.

On compte, sur le livret du salon de cette année, cinquante-deux tableaux commandés par le Ministre de la maison du Roi, dix-neuf par le Ministre de l'intérieur, et quatorze par M. le Préfet de la Seine. Il est vrai que plusieurs de ces ouvrages, annoncés par quelques-uns de nos premiers artistes, ne figurent que sur le livret et ne sont pas exposés. Nous sommes loin d'en conclure que, quelque célérité qu'ils puissent mettre dans l'exécution de leurs travaux, ces artistes ont été plus empressés de les obtenir que prompts à les terminer. Cependant il arrive quelquefois qu'un peintre est chargé de plus de

tableaux qu'il n'en peut faire, lorsqu'un autre, non moins recommandable, n'en obtient pas assez pour être constamment occupé: mais, les encouragemens ne provenant pas tous de la même source, cet inconvénient est inévitable.

Le tableau dont nous donnons ici le trait, et qui est destiné pour une église de Paris, représente le martyre de S. Appien. Ce saint, né en Lycie, de parens riches et nobles, fut envoyé à Béryte en Phénicie, où il y avait alors des écoles célèbres d'éloquence, de philosophie et de droit romain. Il fit des progrès rapides dans ces différentes sciences, et retourna dans sa patrie. Il était alors dans sa dix-neuvième année. Le feu de la persécution s'étant rallumé sous l'empire de Galère Maximien, Appien s'offrit en quelque sorte lui-même au fer des bourreaux, et montra jusqu'à quel point il portait le mépris de la mort. Après avoir éprouvé pendant plusieurs jours des tortures inouies, il comparut devant le gouverneur, qui, le trouvant toujours inébranlable, ordonna qu'il fût jeté dans la mer. Eusèbe raconte que le martyr, aux pieds duquel on avait attaché des pierres, ne fut pas plutôt tombé dans l'eau, qu'il s'éleva une grande tempête, et qu'on sentit dans la ville les secousses d'un tremblement de terre. Les vagues poussèrent le corps du saint vis-à-vis d'une des portes de Césarée, comme si la mer n'eût pas été digne de le garder dans son sein.

Ce tableau, dont le coloris n'est pas exempt de dureté, se recommande principalement par la correction du dessin. M. Gassies joint à ce mérite le talent de varier le style et le genre de ses compositions. Nous aurons occasion de citer quelques autres ouvrages du même artiste.

A. Scheffer pinx.t Reveil sc.

Planche 24.e — *S. Louis visitant ses Soldats malades de la peste; tableau de M.* Scheffer.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 8 pieds.]

Ce sujet est le même que celui que M. Lethière a traité, et dont nous avons donné la gravure, planche 17.e de ce volume. Les deux artistes l'ont senti d'une manière toute différente.

M. Scheffer a donné beaucoup moins et sans doute trop peu d'étendue à sa composition, qui semblait exiger plus de développement et plus de dignité. S. Louis, sans contredit, est le principal personnage: mais il ne devrait pas à lui seul occuper presque entièrement la scène; et Philippe-le-Hardi, qui accompagne et soutient son père, ne devrait pas se trouver seul à la suite du saint roi.

Les trois pestiférés qu'on voit sur le devant du tableau n'offrent guère que des demi-figures; et les lointains, au lieu de représenter le campement d'une armée nombreuse, semblent tout-à-fait dégarnis, ou plutôt déserts.

Au reste, le tableau de M. Scheffer annonce un coloriste, et sous ce rapport il a obtenu des suffrages. On y trouve la chaleur du ton et de l'effet, unie à la fermeté du pinceau; nous voudrions pouvoir ajouter, unie à l'élégance du dessin et à l'élévation des caractères.

Planche 25.e — *Les Amours de Sapho et de Phaon; tableau de M.* Guillemot.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 9 pieds.]

Phaon, né à Mitylène dans l'île de Lesbos, fut renommé pour sa beauté. Les poètes ont feint qu'elle lui avait été donnée par Vénus, en récompense d'un service qu'il lui avait rendu, lorsqu'il était maître d'un navire : il la prit sur son bâtiment, quoiqu'elle fût déguisée en vieille femme, et la passa promptement, sans demander aucun salaire. Vénus lui fit présent d'un vase d'albâtre rempli d'une essence dont il se frotta, et il devint à l'instant le plus beau de tous les hommes. Il fut l'objet de la passion des femmes de Mitylène, et la célèbre Sapho subit le sort commun; mais elle ne put fixer Phaon, et, dans son désespoir, elle courut sur le rocher de Leucade, et se précipita dans la mer.

Quoique Sapho soit un personnage historique, puisque le temps nous a transmis quelques fragmens de ses poésies, le sujet du tableau se présente naturellement sous l'aspect d'une composition mythologique. M. Guillemot a usé d'une licence accordée aux peintres comme aux poètes.

La disposition du sujet est fort agréable, le dessin correct, la touche très-soignée; mais les carnations sont pâles et manquent de variété : on ne trouve dans la physionomie de Phaon ni la beauté ni la jeunesse que lui prête la fable; cette tête paraît n'offrir que le portrait du modèle.

Guillemot pinx.t Reveil sc.

Rouget pinx.t Reveil sc.

Planche 26.e — *François I.er pardonnant aux Révoltés de la Rochelle; tableau de M.* Rouget.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 9 pieds 3 pouces.]

La quantité d'artistes dont se compose l'école actuelle s'est tellement accrue depuis quelques années, que le besoin d'exciter la curiosité du public, et d'obtenir à peu de frais une apparence de célébrité, a produit dans tous les genres cette multitude et cette variété de talens qui nous étonnent. On n'en trouve pas d'exemple, même dans les meilleurs temps des écoles italiennes; et celles de Flandre et de Hollande réunies, sous ce rapport seul, bien entendu, soutiendraient à peine la comparaison. Pour ne parler ici que des peintres d'histoire, cette classe s'est naturellement subdivisée, et chacune des classes inférieures semble s'isoler, chercher une expression et des formes nouvelles, enfin un type qui la distingue. Cette mobilité singulière annonce-t-elle le progrès de l'art, ou fait-elle présumer qu'il penche vers son déclin? Nous n'essaierons pas de décider la question; mais il est évident que si le danger existe, il ne faut l'attribuer qu'au trop grand nombre d'artistes, ou du moins de personnes qui ont pris ce titre du moment que, pour ainsi dire, sans préparation, sans étude, et plus souvent faute d'autres ressources, elles se sont livrées aux arts du dessin et en ont fait un objet de spéculation. Il est incontestable que cet inconvénient n'existerait pas, si les artistes d'un talent reconnu étaient seuls admis aux expositions publiques, et sur-tout si, par une excessive bienveillance du Gouvernement et

de quelques administrations secondaires, les talens les plus médiocres ne partageaient pas avec les talens supérieurs, comme avec des égaux, les encouragemens qui leur sont prodigués avec plus de générosité que de prévoyance.

Si les peintres d'histoire se divisent en plusieurs classes, la première, sans contredit, est celle que l'on voit marcher avec autant de persévérance que de zèle sur les traces des anciens maîtres, et qui se voue aux sujets religieux, poétiques ou héroïques, dont le développement exige cette science que l'on n'acquiert que par de longues et pénibles études. Le dessin et l'expression en sont les principaux fondemens; mais ces qualités sont encore insuffisantes, si elles ne sont accompagnées de la pureté du goût et du sentiment des convenances. Aussi la plupart des artistes, trop pressés de jouir, ont-ils été rebutés par les difficultés, et cette classe est aujourd'hui la moins nombreuse. Ne pourrait-on pas croire, et nous le disons à regret, qu'elle est la moins encouragée, lorsque le prix assigné aux tableaux d'histoire en général est doublé, quadruplé, pour certains morceaux de genre, produit de quelques semaines de travail, et dont l'invention et les frais de toute espèce ont si peu coûté à leurs auteurs?

Nous reprendrons très-prochainement la suite de cet article.

Bois-Fremont pinx.t Revel sc.

Planche 27.e — *La Samaritaine ; tableau de M.* de Boisfremont.

[Hauteur, 9 pieds 10 pouces ; largeur, 7 pieds 10 pouces.]

Le sujet de la Samaritaine, sujet privé d'action, ne peut guère se soutenir que par le caractère et l'expression bien prononcée des personnages, et cette expression doit être douce, grave, pleine tout à-la-fois de noblesse et de simplicité. En ne considérant le tableau de M. de Boisfremont que comme un morceau de peinture destiné à la décoration d'un édifice, on en pourra louer l'aspect riant, le coloris frais et même rosé; mais ce ne sont pas là les qualités qui doivent caractériser un sujet austère, tel que celui dont il s'agit. Le peintre a répandu dans toutes les parties de son ouvrage une teinte de coquetterie, si l'on peut s'exprimer ainsi, que ne peut admettre le style religieux. De plus, on pourrait croire, non-seulement d'après le profil du Christ et celui de la Samaritaine, mais d'après quelques autres ouvrages de M. de Boisfremont, que cet artiste a adopté certains airs de tête dont le type ne se rencontre guère dans la nature, et qu'il se plaît néanmoins à répéter ; ce qui donne à toutes ses figures indistinctement une physionomie uniforme, et ce qu'on appelle un air de famille.

Le tableau de la Samaritaine a été commandé par S. Exc. le Ministre de l'intérieur.

Planche 28.e — *Apollon et Cyparisse; tableau de M.* Dubuffe.

[Hauteur, 6 pieds ; largeur, 10 pieds 7 pouces.]

Cyparisse, jeune homme d'une grande beauté, fils d'Amyclée de l'île de Cée, tua par mégarde un cerf auquel il était fort attaché, et en eut tant de regret, qu'il pria les dieux de lui ôter la vie, ou de rendre sa douleur perpétuelle. Apollon le changea en cyprès, arbre qui dès ce moment devint le symbole du deuil. On le portait dans les pompes funèbres, et on le plantait autour des tombeaux.

Ce tableau, l'un des plus agréables de l'exposition, se distingue par l'élégance des formes, sur-tout dans la figure de Cyparisse, par la suavité du coloris et la légèreté du pinceau. Cette figure, d'un caractère noble et gracieux, est modelée avec finesse; celle d'Apollon est moins heureuse, et la draperie qui couvre une partie des nus nuit au développement des contours. Dans les deux têtes, le crâne n'a pas assez d'ampleur. Ce défaut, auquel il serait aisé de remédier, nuit à la grâce des profils, et fait paraître les traits du visage un peu trop forts. L'effet du tableau est simple, lumineux, sans prétention; l'exécution est de bon goût, et s'éloigne également de la manière négligée qu'affectent certains artistes, et de ce fini précieux, mais froid et léché, qui, tout défectueux qu'il peut être, fait cependant l'unique mérite de quelques autres ouvrages que nous pourrions citer.

Dubujé pinx.t Reveil sc.

Gros pinx.t Revel sc

Planche 29.e — *David jouant de la harpe près de Saül; tableau de M.* Gros.

[Hauteur, 5 pieds 10 pouces; largeur, 10 pieds 1 pouce.]

David, introduit près de Saül, dissipait par l'harmonie de sa harpe les sombres idées dont ce roi était tourmenté. Ce sujet, que les artistes ont rarement traité, peut-être à cause du peu de mouvement qu'il paraît offrir, serait néanmoins susceptible d'intérêt, s'il était rendu avec tous les développemens dont il est susceptible. On y trouverait le motif d'une grande variété d'expressions et de caractères mis en opposition; et la figure de Saül, seule, est digne d'exercer le pinceau le plus énergique. M. Gros l'a sans doute bien senti; mais il paraît n'avoir mis à l'expression du sujet qu'une médiocre importance, et il l'a traité un peu légèrement : ce n'est pas qu'on n'y reconnaisse la touche d'un professeur habile; mais trois choses essentielles nuisent à l'effet de son tableau.

La première est la proportion des figures, qui ne sont ni de la grandeur naturelle, ni de celle que l'on adopte ordinairement pour les tableaux de chevalet: elles ont cette dimension que l'on nomme petite nature, et qui donne aux personnages une stature trop peu imposante; en rapetissant les formes, elle rapetisse les caractères. Si les figures étaient décidément ou plus petites ou plus grandes, l'aspect du tableau serait plus satisfaisant : nous avons déjà eu l'occasion de faire la même remarque au sujet de quelques morceaux de cette même exposition.

En second lieu, quoiqu'il y ait dans le tableau peu de

distance entre Saül et les personnages placés derrière lui, ceux-ci, beaucoup plus petits, ne paraissent nullement en proportion avec la figure du premier plan.

Enfin, et cette dernière observation a été faite par les personnes même les plus étrangères aux connaissances de l'art, la teinte cramoisie que l'artiste a répandue avec profusion, et même avec une sorte d'affectation, dans tous les recoins du tableau, loin de produire un effet harmonieux, fatigue l'œil, et l'empêche de s'arrêter long-temps sur le même objet. Carnations, reflets, draperies, accessoires, tout est imprégné de cette teinte, pour laquelle M. Gros témoigne de la prédilection, lorsque les plus grands coloristes ne l'ont employée qu'avec beaucoup de ménagement. Nous pouvons dire, sans crainte de l'offenser, que cet ouvrage, qui n'est en quelque sorte qu'improvisé, n'ajoutera rien à sa réputation; mais, s'il a, dans cette dernière circonstance, renfermé son talent dans des limites trop étroites, on le retrouve pleinement dans ses deux magnifiques tableaux de *la Peste de Jaffa* et de *la Bataille d'Aboukir,* qui firent l'ornement du salon en 1806 et 1807.

Barbier Walbonne pinx.t Reveil sc.

Planche 30.e — *Un Pêcheur napolitain; tableau de M.* Barbier-Walbonne.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 11 pieds 5 pouces.]

Le sujet du tableau est un pêcheur napolitain se glissant la nuit entre des rochers, et poursuivant avec le harpon les poissons qu'attire la lueur d'une espèce de fanal attaché au-devant de sa barque. Elle est conduite à la rame par un jeune homme de douze à quinze ans. On aperçoit dans le lointain le sommet du Vésuve jetant un peu de flamme et une épaisse fumée.

Un homme de la dernière classe du peuple, un pauvre pêcheur, ne paraît pas un personnage assez important, et son action n'a rien d'assez extraordinaire ni d'assez relevé, pour mériter les honneurs d'un tableau tracé dans les dimensions réservées aux actions et aux événemens les plus remarquables. Ces sortes de sujets, dits *de genre,* sont ordinairement réservés pour les tableaux de chevalet : aussi n'a-t-on pas manqué d'attribuer au peintre une intention secrète, et de chercher quelque arrière-pensée dans l'introduction du troisième personnage, qui, par son costume et son inaction absolue, est tout-à-fait étranger à cette scène nocturne. Cet homme, enveloppé dans son manteau, et le chapeau enfoncé sur les yeux, est évidemment un militaire, et, malgré la rudesse de ses traits et de sa physionomie, beaucoup de gens se sont obstinés à y reconnaître quelque illustre fugitif. Les curieux y sont pour leurs conjectures : le secret de l'artiste, si toutefois il a un secret, n'a pas été pénétré, et nous sommes loin de penser que cet accessoire

du tableau ait l'importance que l'on a paru y attacher. Il n'en est pas moins vrai que cette troisième figure est un hors-d'œuvre, ou présente une énigme au spectateur, et que ce tableau, dont l'exécution annonce un artiste expérimenté, aurait plus d'agrément s'il était restreint dans de petites proportions. Au reste, il y aurait bien de la sévérité à se montrer très-exigeant sur cette composition : M. Barbier-Walbonne n'a guère fait que des portraits, et en petit nombre; et s'il a été occupé d'ouvrages plus importans, on sait qu'il ne s'y est employé que pour seconder un des maîtres de notre école, dont les productions nombreuses sont toujours accueillies favorablement.

Ansiaux pinx.t Reveil sc.

Planche 31.e — *S. Jean-Baptiste reprochant à Hérode sa conduite licencieuse avec Hérodiade; tableau de M.* Ansiaux.

[Hauteur, 8 pieds 6 pouces; largeur, 10 pieds.]

Ce tableau, dont toutes les parties se présentent dans la lumière, parce que l'artiste n'a pas craint l'obligation d'en étudier tous les détails, est un de ceux qui doivent lui faire le plus d'honneur. On retrouve dans les traits d'Hérodiade l'expression qui convient à ce personnage; mais l'incarnat de ses joues paraît beaucoup trop vif, et ne se lie pas avec l'extrême blancheur de son teint. Peut-être M. Ansiaux a-t-il pensé qu'il devait user largement de cette teinte pour exprimer la confusion d'Hérodiade; mais il semble qu'elle aurait dû être répandue un peu plus généralement sur son visage.

Ce tableau a été commandé par S. Exc. le Ministre de la maison du Roi. M. Ansiaux en a peint deux autres pour le même ministre : l'un représente Moïse sauvé des eaux; l'autre, Jésus bénissant des enfans.

Il a été dit, dans un article précédent, *page 46,* que les peintres d'histoire se divisent en plusieurs classes, dont la première comprend ceux qui ont adopté les sujets pieux, héroïques ou poétiques. Nous reprendrons ici la suite de cette observation.

La seconde classe est celle des peintres dont la manière, designée sous le nom de *style d'apparat,* convient aux scènes pompeuses, aux cérémonies religieuses ou civiles. L'étude du dessin s'y fait moins remarquer; mais cet inconvénient est compensé par la grandeur des

masses, l'élégance et la variété des costumes, la richesse des accessoires. Ce style est favorable aux traits de l'histoire moderne : présentés sous de grandes dimensions, ce sont des tableaux d'histoire ; réduits aux proportions d'un tableau de chevalet, on les considère le plus souvent comme des morceaux de genre.

Celui dont nous donnons ici le trait, est évidemment un tableau d'histoire de la seconde classe. Le sujet est François I.er pardonnant aux révoltés de la Rochelle. « Loin de vous en vouloir, leur dit-il, je vous confie la » garde de ma personne. » Cette parole d'un prince franc et loyal méritait d'être conservée.

Ce morceau, bien disposé et d'un bon goût de dessin, annonce un pinceau exercé à ce genre de composition ; il est traité avec une assurance de pinceau à laquelle la finesse du ton n'ajouterait que peu de chose.

M. Rouget a placé à la même exposition deux autres tableaux du même style, représentant François I.er refusant l'offre des Gantois, et S. Louis médiateur entre le roi d'Angleterre et les barons.

La gravure du dernier sera comprise dans ce recueil.

Laurent pinx.t Reveil sc.

Planche 32.e — *Pélerinage à Saint-Nicolas; tableau de M.* Laurent.

[Hauteur, 1 pied 6 pouces; largeur, 1 pied 3 pouces.]

M. Laurent avait peint long-temps la miniature, et s'y était même fait une réputation, avant de se livrer à la peinture à l'huile. Ses premiers essais, qui ne datent que de quelques années, ne furent pas sans succès. Il est vrai qu'il n'a pas eu la prétention de viser au grand style, et que les sujets dont il fait choix n'exigent pas ces études sévères auxquelles on ne peut s'appliquer que dans sa jeunesse. M. Laurent a même porté dans son nouveau genre la douceur et le fini qu'admet la miniature. Ses tableaux seront toujours recherchés des amateurs, qui pour la plupart préfèrent la grâce à la correction, l'agrément des teintes locales aux effets du clair-obscur, la suavité de la touche à la fermeté du pinceau.

M. Laurent a exposé cette année dix tableaux, dont quelques-uns sortent des dimensions dans lesquelles il se renferme ordinairement. Le premier représente Galilée jeté dans les prisons de l'inquisition pour avoir reconnu et affirmé que *c'est la terre qui tourne autour du soleil;* on voit ce philosophe traçant sur un pilier de son cachot la figure de son système astronomique. Le second représente Henriette de France, fille de Henri IV. De retour dans sa patrie après la mort de Charles I.er son époux, cette princesse y vécut pendant quelque temps dans un tel état de dénûment, qu'un jour, au cœur de l'hiver, elle dit au cardinal de Retz, qui l'était allé visiter, et qui la trouva dans la chambre

de sa fille : « Vous voyez, je viens tenir compagnie à » Henriette; la pauvre enfant n'a pu se lever aujour- » d'hui faute de feu. » Ce tableau appartient à M. de Pourtalès. Un troisième a pour sujet l'entrevue d'Éléonore de Guienne avec le sultan d'Iconie. Un autre représente Thibaud, comte de Champagne, assis sur le haut d'un rocher en face du château de Blanche de Castille, et chantant des vers qu'il a faits pour elle.

Quatre autres tableaux, dont la composition est plus simple, mais dont les détails ne sont pas moins agréables, représentent le Trousseau de mariage d'une jeune Tyrolienne, l'Amour troublant avec le bout de son pied les eaux limpides d'un ruisseau, une jeune Fileuse appuyée contre une fenêtre, un Pélerinage à une fontaine miraculeuse. Nous donnerons la gravure de ce dernier.

Pivot pinx.t Reveil sc

Planche 33.e — *Oreste; tableau de M.* Picot.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 12 pieds 6 pouces.]

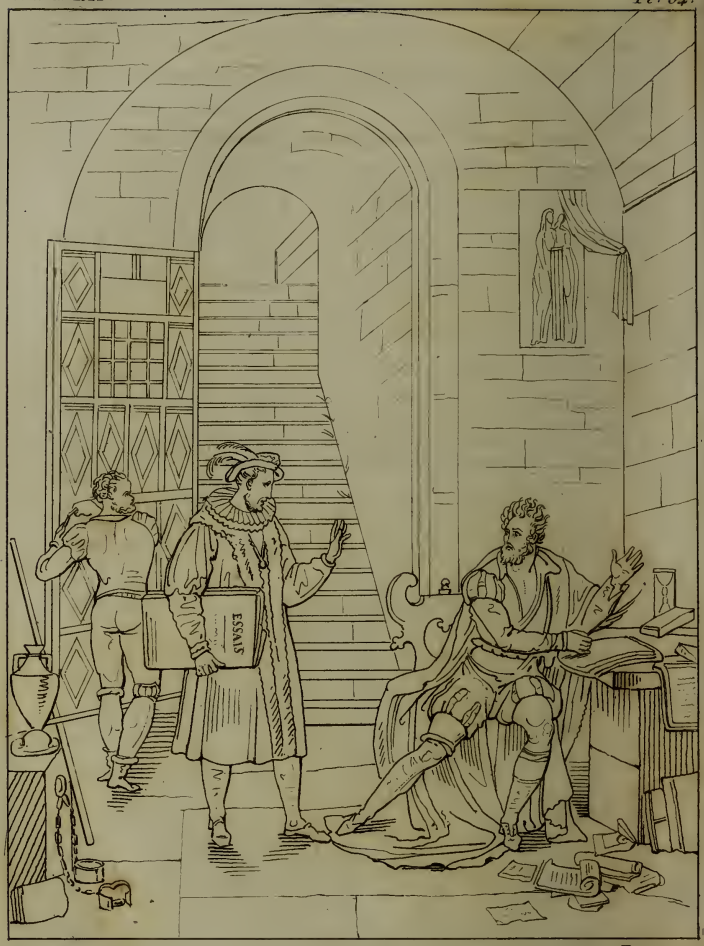
Oreste, après avoir été tourmenté par les Furies, s'endort, épuisé de fatigue, dans les bras d'Électre. Le sujet est tiré de la tragédie d'Euripide.

Ce tableau, dont le dessin est correct et la composition ordonnée avec goût, dont les draperies ainsi que les accessoires sont d'un bon style, et toutes les parties traitées avec un soin et une délicatesse qui décèlent une main habile, a été placé en première ligne à l'exposition, et il n'y a eu qu'une voix sur le talent de l'auteur. Pourquoi l'ouvrage n'a-t-il donc pas produit une sensation bien vive, ni une impression qui fût en rapport avec le sujet? L'expression de celui-ci, même après le fort de la crise, devait être grande et animée : le peintre n'a sans doute rien négligé pour atteindre ce but; mais il n'a pas consulté ses propres forces, et nous croyons qu'il s'est mépris sur la nature de son talent.

M. Picot exposa au dernier salon deux tableaux de genres bien opposés (1). Le premier, représentant la mort de Saphire, était traité avec une simplicité et une austérité religieuses; l'autre, où l'on voyait l'Amour sortant du lit de Psyché, offrait une finesse de coloris et une suavité de pinceau qui semblaient annoncer une vocation décidée pour les sujets gracieux. Cette fois il a voulu s'élever jusqu'au terrible, et ses crayons l'ont trahi. On

(1) Voyez *Annales du Musée, Salon de 1819,* tome I, pl. 27 et 47.

ne retrouve dans les formes d'Oreste, ni dans sa pose, ni dans sa physionomie, d'ailleurs peu héroïque, aucune trace des fureurs qui ont porté le trouble dans toutes ses facultés; mais on aperçoit un homme presque nu, dormant assez paisiblement sur les genoux d'une femme qui paraît témoigner quelque inquiétude sur son état. Trois jeunes filles s'approchent avec précaution, et semblent le considérer avec plus de curiosité que d'intérêt. Dans le fond du tableau, Pylade, embrassant la statue d'Apollon, et implorant les dieux, se tient éloigné du malheureux Oreste. Cette dernière figure n'ajoute rien à l'intérêt du sujet. Enfin, tout en admirant l'habileté du dessinateur et du coloriste, on considère sans trouble et sans émotion cette scène tragique, pour laquelle une touche âpre, et même un peu heurtée, eût mieux convenu qu'un pinceau coulant et soigné, qui laisse à desirer plus d'expression et de nerf.



Richard pinx.t *Reveil sc.*

Planche 34.e — *Le Tasse et Montaigne; tableau de M.* Richard.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce; largeur, 3 pieds 2 pouces.]

Vers l'an 1579, l'illustre auteur de la *Jérusalem délivrée* fut renfermé dans un hôpital de fous à Ferrare, par les ordres du duc Alphonse d'Est, que ses vers avaient immortalisé, mais dont il avait depuis encouru la disgrâce. Il y fut traité avec une barbarie qui seule aurait suffi pour aliéner sa raison. Là, exposé aux regards, ce malheureux poète servait à amuser l'oisive curiosité des étrangers. A son passage à Ferrare, Michel Montaigne alla le voir, et crut remarquer en lui une véritable aliénation : « J'eus plus de dépit encore que de » compassion, dit l'auteur des Essais, de le voir en si » piteux état, survivant à soi-même, et méconnaissant » et soi et ses ouvrages. »

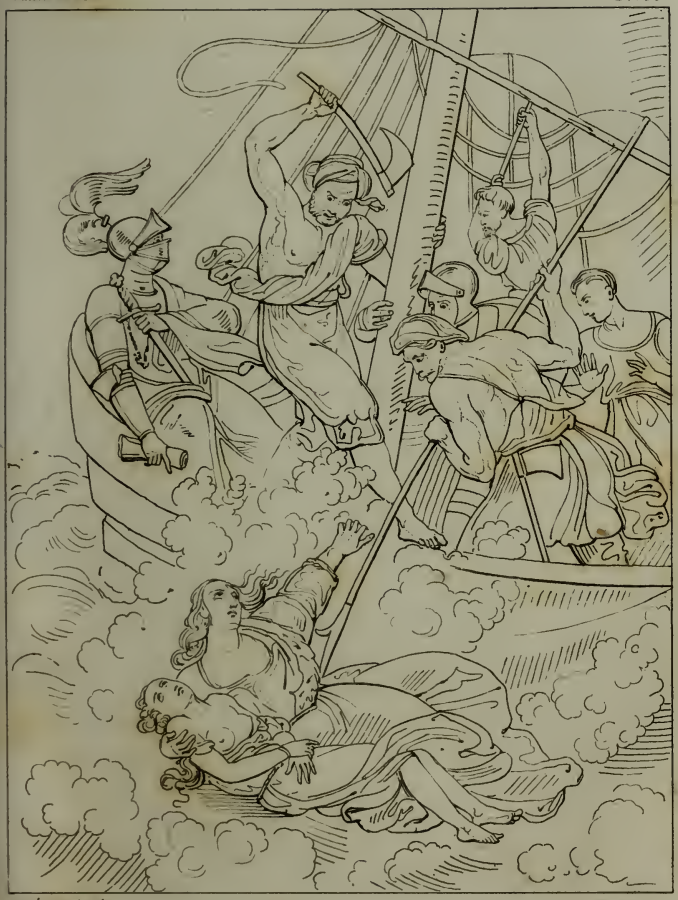
Ce tableau, dont le fini ne porte qu'une légère atteinte à la fermeté du dessin, se fait principalement remarquer par la vigueur et la transparence du coloris. Le fond nous a paru être exactement celui d'un charmant tableau, mais beaucoup plus petit, que l'artiste exposa au salon il y a plusieurs années; il représentait la sépulture de S.te Blandine. Cette observation n'est point un reproche, mais un témoignage de l'attention avec laquelle cet ouvrage fut remarqué lorsqu'il parut. D'ailleurs, on ne peut refuser à un artiste le droit de se répéter, lorsqu'il le fait avec un nouveau succès.

Planche 35.e — *Fin tragique de la Mère et de la Sœur de Gustave Wasa; tableau de M.* Trézel.

[Hauteur, 13 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 1 pouce.]

Christiern II, roi de Danemarck, surnommé le Néron du Nord, gouvernait la Suède en pays conquis, et retenait prisonnier Gustave Wasa avec sa famille. Celui-ci, résolu de délivrer son pays, s'échappa de sa prison, et alla dans les montagnes de la Dalécarlie soulever le peuple contre l'oppression de Christiern. Il parvint en peu de temps à reprendre une partie du royaume. Christiern se vengea des succès de Gustave Wasa en faisant garrotter et précipiter dans la mer la mère et la sœur de ce héros.

Ce morceau, exécuté dans tous ses détails avec le soin scrupuleux qui distingue ordinairement les compositions de M. Trézel, ne tire cependant de ce genre de mérite qu'un très-médiocre avantage. Lorsque le tableau est vu à la distance convenable, le fini disparaît, et n'est pas toujours remplacé par cette fermeté de pinceau qui seule donne du nerf et de la consistance aux formes, aux masses, à l'expression. En soignant chaque partie de son sujet comme si elle était isolée, et non pas comme si elle était subordonnée à l'ensemble, M. Trézel n'a pu se garantir d'un peu de mollesse et de froideur. Toutefois son tableau a été vu avec intérêt; il peut soutenir l'examen. Ce serait un excellent modèle de tapisserie pour la manufacture des Gobelins.



Trézel pinx.t Reveil sc.

Gassies pinx.t Reveil sc.

Planche 36.e — *S. Louis visitant ses Soldats mourant des maladies contagieuses qui ravageaient son armée; tableau de M.* Gassies.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 10 pieds.]

Ce sujet ayant été traité par plusieurs artistes d'un talent distingué, il nous est impossible de ne pas en offrir la répétition dans ce volume. Mais, si le sujet est le même, les compositions diffèrent essentiellement. Le lecteur pourra les comparer.

Le tableau de M. Gassies paraît, au premier coup-d'œil, se diviser en deux parties principales, très-distinctes pour le genre et le goût de l'exécution. Le côté le plus important est celui où l'on voit le saint roi, accompagné d'un clergé nombreux, de toute la pompe sacerdotale, et joignant aux secours de la religion les consolations humaines. Sous ce rapport, le sujet est rendu avec onction et dignité; de plus, l'effet en est pittoresque, le coloris chaud et vigoureux. Cette moitié du tableau rappelle quelques compositions de Gaspar de Crayer ou de Philippe de Champagne.

Le côté opposé, où sont étendus plusieurs malades près d'expirer, n'est pas moins bien étudié que l'autre; mais des corps appauvris, épuisés par l'effet d'une contagion mortelle, des carnations pâles, cadavéreuses, ne pouvaient offrir au pinceau de l'artiste ni ces formes gracieuses et soutenues ni ces teintes brillantes dont la réunion fait le principal charme des productions de l'art. Ce n'est donc pas la faute de M. Gassies s'il y a quelque disparate dans l'ensemble de son tableau. Mais

cet inconvénient n'est pas sensible dans la partie linéaire, et tient beaucoup moins à la composition qu'à la nature des détails et au coloris.

Sous ce dernier rapport, on pourrait faire un reproche à M. Gassies. Le fond du tableau ne répond pas au reste. La teinte jaune du ciel et des lointains, qu'il a employée pour indiquer un climat brûlant, ne s'accorde pas ou plutôt s'accorde beaucoup trop avec le ton verdâtre de quelques palmiers placés au second plan, et sur-tout avec celui du rideau de la tente. Cette nuance, dont le jaune fait la base, s'amalgame et se confond en quelque sorte avec la couleur du ciel, et le peintre s'est précisément éloigné du but qu'il s'était sans doute proposé. Tout autre ton que ce ton verdâtre était susceptible de se lier harmonieusement avec les teintes qui l'avoisinent, mais de s'y lier par opposition, artifice ingénieux, qui n'a été bien connu que des peintres flamands ou vénitiens.

Outre deux ou trois tableaux d'histoire, M. Gassies en a exposé plusieurs de différens genres et de petite dimension ; ce sont des marines, des paysages, des intérieurs, toutes compositions propres à stimuler le goût des amateurs. Ces morceaux sont fort agréables, et prouvent la facilité de l'artiste; facilité à laquelle peut-être il ne s'est livré que parce qu'on trouve plus difficilement l'occasion de placer de grands ouvrages. Cependant il a pu s'assurer que le Gouvernement, qui ne dédaigne pas d'encourager les talens même d'un ordre inférieur, n'a pas encore laissé sans récompense ceux qui réunissent éminemment les suffrages du public.

Mme Haudebourt-Lescot pinxt. Reveil sc.

Planche 37.e — *Une jeune Femme portant des secours à une famille indigente ; tableau de M.me* Haudebourt-Lescot.

[Hauteur, 2 pieds trois pouces ; largeur, 2 pieds 9 pouces.]

Cette scène intéressante et gracieuse est disposée avec goût ; la touche en est vive, l'effet piquant et harmonieux.

La première des vertus, la charité, ne fut jamais pratiquée, du moins en peinture, avec autant d'éclat et de ferveur. Parcourez le salon ; vous ne voyez qu'aumônes, que traits de bienfaisance et de générosité. La pitié qu'inspirent les souffrances de l'espèce humaine, ne suffit même plus à l'expansion des ames sensibles, et c'est en faveur des bêtes que le sentiment est à l'ordre du jour. Voici le titre de quelques nouveaux tableaux : *un petit Savoyard pleurant la mort de son chien ; une petite Fille déplorant la mort de son oiseau ; l'Innocence pleurant un serpent mort ; une jeune Chasseresse pleurant un petit oiseau victime de son adresse ; un Chasseur qui a blessé son chien ; un Chien reconnaissant le cadavre de son maître qui a péri dans un naufrage ; le Chien d'un militaire suivant jusqu'au lieu du supplice son maître condamné à mort ; un Chien de berger gardant un cercueil ; un Aveugle secourant un chien écrasé par un cabriolet ; une Laitière partageant son déjeûner avec son chien ; une Tondeuse de chiens, &c. &c.* Les chiens font fureur au salon ; deux ou trois ont même obtenu les honneurs de la romance.

Nous aurons occasion de revenir sur les ouvrages de M.me Haudebourt.

Planche 38.e — *Ruth et Booz ; tableau de M.* Hersent.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce ; largeur, 5 pieds 1 pouce.]

Veuve, jeune et belle, mais dans l'indigence, Ruth, pour obéir à sa mère, vient trouver au milieu de la nuit le riche Booz, le plus proche parent de son mari, et le supplie de la prendre pour épouse. Booz, que l'approche de cette jeune femme avait d'abord troublé, la prend sous sa protection, et sa demande lui est accordée. Telle est, en peu de mots, l'indication de ce sujet, expliqué plus au long dans l'Écriture. M. Hersent l'a traité avec la douceur, la grâce, la modestie, on peut ajouter la gravité qu'impose la pureté de la source où il l'a puisé. L'expression en eût été plus vive, plus animée, si l'artiste eût été inspiré par un sujet profane.

L'effet de nuit, ou plutôt de l'aube du jour, que M. Hersent a été obligé d'adopter, l'a fait tomber nécessairement dans cette teinte bleuâtre dont ses ombres et ses demi-teintes, quoique fines et légères, sont imprégnées généralement. Le résultat en est d'autant moins heureux, sur-tout au premier aspect, que M. Hersent a choisi pour ses draperies trois nuances, l'une bleue, les deux autres de violets différens, qui, au lieu d'atténuer le ton bleuâtre des carnations et du fond, ne font qu'en augmenter l'intensité. Nous croyons qu'en employant pour ses draperies des couleurs plus chaudes, il eût pu rendre l'effet de nuit avec autant de fidélité, et que l'ensemble du tableau y aurait gagné.

Hersent pinx.t Réveil sc.

Paulin Guérin pinx.t Reveil sc.

Planche 39.e — *Vénus et Anchise ; tableau de M.* Paulin-Guérin.

[Hauteur, 9 pieds ; largeur, 8 pieds.]

Anchise, descendant de Tros fondateur de Troie, fut aimé de Vénus, et plut tant à cette déesse, qu'elle lui apparut sous la forme d'une belle nymphe, pour lui faire connaître sa passion. Forcée, lui dit-elle, par la destinée, à s'offrir elle-même en mariage, elle l'assura de sa pureté, et le pria de la présenter à ses parens pour hâter la cérémonie des noces. Anchise, épris de sa beauté, devint pressant, et Vénus céda à ses importunités. S'apercevant, après qu'elle l'eut quitté, que ce n'était pas une mortelle, il craignit, suivant l'opinion commune, que cette faveur n'abrégeât ses jours. Vénus le rassura, et lui annonça qu'elle lui donnerait un fils qui serait élevé par les nymphes jusqu'à l'âge de cinq ans, et qu'alors elle le remettrait entre ses mains.

Nous avons cru devoir rappeler le trait de la fable qui fait le sujet de ce tableau, pour atténuer le reproche que l'on fait à l'artiste d'en avoir manqué l'expression. On a pensé que la déesse des amours, venant s'offrir elle-même, ne devrait pas avoir cet air de timidité et d'irrésolution que le peintre lui donne, et qu'au contraire un mortel, quelqu'assuré qu'il soit de plaire à une déesse, doit avoir une contenance modeste et respectueuse, que n'exclut pas le sentiment le plus passionné. Mais la véritable intention de l'artiste peut s'expliquer par ce passage que nous citons de nouveau : « Vénus, sous la forme d'une nymphe, vient s'offrir en

» mariage à Anchise : épris de ses charmes, il la presse » vivement ; elle cède à ses sollicitations. » Nonobstant cette raison, qui nous paraît juste, on pourrait demander pourquoi Vénus est accompagnée de l'Amour, puisqu'elle ne veut paraître que sous les traits d'une nymphe. Nous pensons en effet que ce troisième personnage est au moins inutile : cependant il peut empêcher le spectateur de se méprendre sur le sujet de cette peinture, qui semblerait être celle des amours de Pâris et d'Hélène, et cette méprise serait excusable ; Anchise est ici coiffé du bonnet phrygien avec lequel on a coutume de représenter Pâris, et peut-être aucun autre artiste n'a donné à Vénus le costume qu'elle a dans le tableau.

Au reste, dans un sujet purement mythologique, il ne faut pas être trop sévère, ni mettre trop d'importance à la réunion de certaines convenances. L'essentiel est que le tableau soit gracieux, d'un dessin correct, et qu'il joigne à ces qualités l'agrément du coloris.

Revoil pinx.t Reveil sc.

Planche 40.e — *L'Hospitalité provençale; tableau de M.* Révoil.

[Hauteur, 1 pied 8 pouces; largeur, 1 pied 4 pouces.]

Un vieux serviteur grec a sauvé l'enfant de ses maîtres, massacrés à Constantinople. Recueillis à bord d'un vaisseau de Louis XVIII, et jetés tous deux sur les côtes de France, ils y rencontrent une jeune Arlésienne, qui leur présente des fruits et leur offre l'hospitalité. Le vieillard, pour faire entendre qu'il est chrétien, découvre une croix grecque attachée sur sa poitrine.

M. Révoil est un des peintres de notre école qui, très-capables de briller dans le genre historique, se sont néanmoins adonnés, par goût ou par l'effet de quelques circonstances, à des sujets d'un ordre moins sévère. Ils les puisent le plus souvent dans l'histoire moderne, et choisissent de préférence les traits galans ou anecdotiques. Dans ce genre, qu'il a en quelque sorte créé, M. Révoil a l'avantage que donne la délicatesse du goût jointe à une instruction variée et solide. Ses idées sont toujours nobles, gracieuses, et il sait les présenter avec tous les agrémens que son sujet peut admettre. La tête du vieillard découvrant le signe de la vraie religion a de l'onction et même une certaine dignité, et le profil de la jeune Arlésienne unit la finesse des traits à l'expression de la candeur et au sentiment d'une douce compassion.

Depuis long-temps on cite l'école lyonnaise, comme s'il y avait en France deux écoles distinctes, présentant chacune une série de peintres qui n'auraient entre eux

aucun rapport; mais, si l'on considère le nombre et la qualité des talens, quelle proportion y aurait-il entre l'une et l'autre? Au surplus, s'il existe une école lyonnaise, elle doit reconnaître pour chefs MM. Révoil et Richard, tous deux formés à l'école de Paris, et retirés à Lyon (1), au milieu de leur famille, de leurs amis, et d'élèves dont ils ont dirigé les études avec autant d'habileté que de zèle. Quelques-uns de ces jeunes peintres se sont fait remarquer aux expositions publiques : mais ces expositions ont lieu à Paris, et c'est à Paris que résident les amateurs qui mettent de l'empressement à se procurer leurs ouvrages.

---

(1) Depuis quelques années M. Révoil a quitté Lyon pour habiter une ville de Provence.

Coupin de la Couperie pinx.t C. Normand sc.

Planche 41.e — *Valentine de Milan; tableau de M.* Coupin de la Couperie.

[Hauteur, 6 pieds 6 pouces; largeur, 5 pieds.]

Après la mort du duc Louis d'Orléans, lâchement assassiné par le duc de Bourgogne, Valentine de Milan, son épouse, lui fit ériger un monument aux Célestins de Paris. Chaque jour elle y venait pleurer et prier.

Dessinateur élégant et correct, M. Coupin de la Couperie a, depuis son début dans la carrière des beaux-arts, consacré son pinceau aux scènes de sentiment; mais il les choisit dans une classe élevée, et la noblesse de ses compositions répond à celle des personnages qu'il se plaît à montrer dans les situations les plus touchantes. Cet artiste exposa au dernier salon Sully, dans son extrême vieillesse, visitant le tombeau de Henri IV; il n'y eut qu'une voix sur le mérite de cet excellent ouvrage. La composition de celui-ci, moins considérable, moins riche de détails, n'est pas moins étudiée dans toutes ses parties. La figure de Valentine est pleine de grâce et d'abandon, et l'expression de ses traits, vivement sentie, n'en altère ni la douceur ni la délicatesse.

Les carnations, les draperies, les accessoires, tout offre dans ce tableau le fini précieux qui distingue les ouvrages de M. Coupin de la Couperie. Son coloris est suave, sa touche est fine et légère.

Planche 42.e — *Joseph expliquant des songes dans la prison; tableau de M.* Roehn *fils.*

[Hauteur, 9 pieds 10 pouces; largeur, 7 pieds 10 pouces.]

Joseph prédit au grand échanson que sous trois jours il sera rétabli dans l'exercice de sa charge, et au grand panetier, que Pharaon le fera attacher à une croix. L'échanson à genoux et les mains jointes rend grâce au ciel de sa prochaine délivrance; le panetier donne des marques de désespoir, et maudit sa destinée.

Ce premier ouvrage d'un jeune peintre, fils d'un artiste dont la réputation est depuis long-temps établie, a paru d'un heureux augure, et promet un talent distingué. La composition est d'un bon style; le dessin, d'un caractère vigoureux; et les draperies sont jetées avec goût. Ses contours ont néanmoins un peu de sécheresse, et son coloris n'a pas encore acquis cet accord et ce moelleux que donne une longue habitude du pinceau. M. Roehn fils a beaucoup à espérer : l'exemple et les leçons ne lui manqueront pas.

Rochn fils pinx^t C. Normand sc.

Fragonard pinx.t C. Normand sc

Planche 43.e — *Scène d'Héraclius; tableau de M.* Fragonard.

[Hauteur, 11 pieds; largeur, 15 pieds 10 pouces.]

L'artiste a tiré son sujet du IV.e acte d'*Héraclius*, scène 5 : c'est le moment où Léontine, pressée de déclarer à Phocas lequel d'Héraclius ou de Martian est son fils, lui répond en lui montrant les deux princes :

Le secret n'est connu ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux ; et choisis, si tu l'oses.

Cette composition, qui consiste seulement en quatre figures formant deux groupes séparés, a paru un peu nue, et comme noyée dans son cadre : cependant l'aspect en est imposant, et l'on y trouve de la grandeur et de la fierté; mais le groupe des deux princes se présente sous une forme pyramidale qui n'est pas heureuse, et leurs attitudes sont un peu exagérées. Ce morceau se distingue par une facilité et une vivacité d'exécution peu communes, mais qui cesseraient d'être un mérite si l'on en abusait, et si l'on substituait à l'étude de la nature le fracas du pinceau.

Il sera question, dans un article prochain, d'un morceau beaucoup plus capital du même artiste.

Planche 44.e — *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler; tableau de M.* Steuben.

[Hauteur, 5 pieds 3 pouces; largeur, 6 pieds.]

Guillaume Tell, refusant de rendre hommage au chapeau que Gessler avait fait élever dans la place publique d'Altorff, fut arrêté. Le gouverneur voulut le conduire lui-même au château de Kusnacht, où il devait l'enfermer pour le reste de ses jours. Il s'embarqua avec son prisonnier. Une violente tempête les surprit, et força Gessler de confier sa vie à celui dont il avait résolu la perte : connaissant sa force et son adresse, il lui fit ôter ses chaînes. Tell vint à bout de faire arriver le bateau près d'une plate-forme qui lui permit de s'élancer sur le rivage, et de laisser son ennemi exposé au plus grand danger.

Les têtes, les mains, les principaux détails de ce tableau, parfaitement rendus, d'un ton fin et brillant, ne produisent pas cependant tout leur effet, parce qu'il règne dans l'ensemble de la composition un éclat de couleurs locales trop généralement répandu. On regrette que la figure de Guillaume Tell ne soit placée qu'au second plan, au lieu de se montrer au premier, et de l'occuper à elle seule ; cette figure devrait dominer toutes les autres. Au reste, l'exécution large et en même temps précieuse de ce tableau annonce un artiste qui ne néglige rien pour porter ses ouvrages au point de perfection auquel l'art peut espérer d'atteindre.

Steuben pinx.t

C. Normand sc.

Fragonard pinx.t C. Normand sc.

Planche 45.e — *Les Citoyens de Calais dans la tente d'Édouard; tableau de M.* Fragonard.

[Hauteur, 13 pieds 8 pouces; largeur, 21 pieds 3 pouces.]

Édouard III, roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'il avait éprouvée devant Calais, dont il faisait le siége en 1347, ne voulut point recevoir les assiégés à composition, si on ne lui livrait six des principaux habitans. Il exigea qu'ils vinssent nus en chemise et la corde au cou lui apporter les clefs de la ville. Eustache de Saint-Pierre s'offrit le premier pour être l'une des six victimes, et bientôt il s'en présenta d'autres pour compléter le nombre. Le roi, les ayant fait venir devant lui, voulait les envoyer à la mort, et le bourreau avait été mandé pour l'exécution. A force de prières et de larmes, la reine parvint à les soustraire au sort qui les attendait.

On a paru croire que M. Fragonard n'avait considéré ce sujet si touchant, si pathétique, que comme le motif d'un tableau de décor ou d'apparat, et qu'il avait cru pouvoir le traiter comme on traite ordinairement les morceaux de ce genre. On se demande si c'est légèreté de la part de l'artiste, impatience d'arriver à la fin de son travail, ou impossibilité d'en soigner convenablement toutes les parties. Pour nous, nous pensons que M. Fragonard, à qui l'on ne peut refuser une imagination vive, brillante, et tout ce qui constitue le génie de la peinture, n'a fait en cette circonstance que céder à la force de l'habitude. Doué d'une prodigieuse facilité, qualité très-desirable, mais quelquefois trompeuse, il a trop souvent

négligé le fond pour s'attacher à la surface, et peut-être aujourd'hui, en cherchant à faire mieux, il ferait moins bien. Au surplus, à l'exception de la figure d'Édouard, offusquée par celles qui l'entourent, toutes les autres sont heureusement disposées, et l'effet de clair-obscur, dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici une légère idée, est accusé franchement et d'une manière piquante. Mais le coloris manque de nerf : les teintes locales, atténuées à l'excès, sur-tout dans les draperies, ne sont que de faibles indications du ton vrai, et n'ont guère plus de vigueur que celles d'un dessin à l'aquarelle. Enfin, considéré comme ouvrage de peinture, ce tableau, malgré l'immensité de ses dimensions, l'aspect imposant et le mérite réel de la composition, n'est point assez sévèrement étudié pour faire époque dans notre école ; mais ce serait un excellent modèle pour un graveur, qui, par la réduction des objets, ferait disparaître de légères incorrections. Les plus belles estampes anglaises ont été faites d'après des tableaux beaucoup moins rendus que celui-ci.

Fils d'un artiste dont la réputation a été très-brillante, M. Fragonard, très-jeune encore, donna des espérances qu'il a réalisées. Le nombre de ses productions en tableaux, dessins, camées, vignettes, &c. est comme incalculable ; et son style, dans ces différens genres, est toujours noble, gracieux et élégant.

Steuben pinxt. C. Normand sc.

Planche 46.e — *Mercure et Argus; tableau de M.* Steuben.

[Hauteur, 8 pieds 10 pouces; largeur, 6 pieds 2 pouces.]

Junon ayant confié à Argus la garde d'Io, qu'elle venait de changer en génisse, Jupiter, pour la venger des traitemens qu'il lui faisait éprouver, ordonna à Mercure de le tuer. Ce dieu prit la forme d'un berger, endormit Argus au son de sa flûte, et lui coupa la tête.

A chaque exposition nouvelle, M. Steuben prouve qu'il ne néglige rien pour se maintenir dans le sentiment de la nature et dans la route du vrai, qui conduit toujours à un but certain et dans laquelle on ne risque jamais de s'égarer.

La figure de Mercure, dont l'intention est finement exprimée, et dont le dessin est svelte et élégant, contraste avec celle d'Argus, dont les formes sont lourdes et agrestes. Nous pensons néanmoins que M. Steuben aurait pu conserver à ce dernier personnage son caractère rustique, en lui donnant plutôt de la vigueur que de l'embonpoint; le style de sa composition y aurait gagné.

Planche 47.e — *Une Famille dans la désolation; tableau de M.* Prud'hon.

[Hauteur, 2 pieds 4 pouces; largeur, 1 pied 10 pouces.]

Un père de famille, jeune encore, et chez qui tout annonce l'indigence, paraît céder aux atteintes d'une maladie mortelle; le désespoir de ceux qui l'entourent fait croire que ce malheureux n'est pas loin de rendre le dernier soupir. Des cinq personnages dont se compose la scène, un seul s'offre entièrement aux yeux du spectateur; c'est le mourant. La mère et l'un des enfans ne sont vus que de profil; les deux autres se couvrent le visage et cachent leurs larmes à leur malheureux père.

Ce petit tableau a réuni tous les suffrages; et ce n'est pas au fini de l'exécution qu'il doit ce succès, car il est touché très-librement. Le pinceau le plus recherché dans les détails n'eût rien ajouté à l'expression, qui en fait le principal mérite. Les soins minutieux qui donnent tant de prix à quelques compositions dénuées d'intérêt, n'auraient fait pour celle-ci que détourner l'attention du spectateur, et refroidir une scène touchante, rendue avec autant de goût que de simplicité.

Prud'hon pinx.t C. Normand sc.

Lancrenon pinx.t C. Normand sc.

Planche 48.e — *Borée enlevant Orithye; tableau de M.* Lancrenon.

[Hauteur, 9 pieds 9 pouces; largeur, 7 pieds 8 pouces.]

Orithye, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut aimée de Borée, fils d'Astréus et de l'Aurore. Ce dieu, l'un des vents les plus fougueux, l'enleva au milieu des airs.

Les tableaux *à effet* seront bientôt les seuls qui puissent obtenir quelque succès. Un morceau sagement composé, soutenu par un coloris large, mais simple et naturel, n'est plus qu'un ouvrage insipide aux yeux d'un certain nombre d'amateurs, dont le suffrage peut mener un artiste à la célébrité et à la fortune. Jeunes peintres qui brûlez d'acquérir l'une et l'autre, hâtez-vous de quitter la route banale que vous ont tracée vos maîtres; repoussez cette lumière franche et vive que l'on voit briller dans les chefs-d'œuvre des Titien, des Rubens, des Paul Véronèse; reléguez-vous dans l'obscurité des cavernes ou des tombeaux; n'y laissez pénétrer que le ton bleuâtre de l'astre de la nuit, ou le reflet cuivré d'une lampe sépulcrale, et, s'il vous arrive d'y admettre le jour, qu'un seul rayon se glisse furtivement au travers du feuillage ou de la fente d'un rocher; sur-tout que la lumière ne frappe que sur un point, et fasse ce qu'on nomme *le coup de pistolet;* enfin, si le trait lumineux vient à toucher plusieurs objets, qu'il ne fasse que les effleurer.... Alors le succès de votre tableau est assuré. Avec de *l'effet*, vous pouvez vous passer de dessin, d'expression, de goût, et de ce que l'on a regardé jusqu'à présent comme le but et l'essence de l'art.

D'après ce singulier système, qui s'accrédite de plus en plus, il ne serait pas étonnant que le tableau de Borée et d'Orithye, dont nous donnons ici la gravure, n'eût été remarqué que par un petit nombre de personnes qui mettent encore du prix au style et à la correction du dessin. Ce tableau est sorti d'une bonne école; c'est encore celle de M. Girodet. Cependant on aurait desiré des formes un peu plus légères dans la figure de Borée, et moins d'opposition, sous le rapport du coloris, entre cette dernière figure et celle d'Orithye. Borée est d'un ton chaud et même brillant; mais les ombres paraissent un peu vigoureuses pour un objet placé dans le vague de l'air et reflété de tous côtés : les carnations d'Orithye, au contraire, sont d'un blanc trop égal et trop peu animé.

Au reste, ce que nous venons de dire des tableaux *à effet,* ne concerne que l'abus de ce système dans les compositions historiques. Il n'en est pas de même dans les morceaux de genre. Cet *effet* est assez souvent le sujet même du tableau. Celui-ci a été commandé par le Ministre de la maison du Roi.

Frosté pinx.t C. Normand sc.

Planche 49.e — *S. Étienne, premier martyr; tableau de M.* Frosté.

[Hauteur, 12 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 9 pouces.]

On a coutume de représenter le martyre de S. Étienne au moment où, poursuivi par une multitude furieuse, il succombe et rend le dernier soupir : mais l'auteur de ce tableau a retracé le moment qui suit la lapidation du saint; les chrétiens viennent enlever ses dépouilles mortelles. Aussi le sujet serait peut-être indécis, si le peintre n'avait pas eu la précaution de placer sur le devant du tableau une femme recueillant, au milieu des pierres instrumens du martyre de S. Étienne, le sang dont il a rougi la terre. Nous ignorons pourquoi le saint a le front orné d'une couronne de roses blanches : a-t-elle été posée par les chrétiens qui préparent sa sépulture? lui a-t-elle été apportée du ciel par l'ange qui plane au-dessus de sa tête et répand sur lui des fleurs? Au reste, ce tableau est grandement composé; les caractères sont bien sentis; et si la touche pèche en quelque chose, c'est par excès de fermeté : plus fondue, elle aurait pu contribuer à l'harmonie générale, qui laisse quelque chose à desirer.

Ce morceau n'est pas le coup d'essai de M. Frosté; il a exposé au dernier salon un fort bon tableau du *Samaritain*, qui fut acquis pour le ministère de l'intérieur : le *S. Étienne* a la même destination.

Planche 50.e — *Psyché rapportant à Vénus la boîte de beauté; tableau de M.* Dubuffe.

[Hauteur, 6 pieds; largeur, 4 pieds.]

Ce sujet est tiré de la Fontaine. « Aussitôt que Psyché » eut atteint notre monde, elle eut envie de savoir quel » était ce fard dont Proserpine l'avait chargée. Le moyen » de s'en empêcher? elle serait femme, et laisserait échap- » per une telle occasion de se satisfaire! Une certaine » appréhension toutefois la retenait : elle regardait la » boîte, y portait la main, puis l'en retirait, et l'y repor- » tait aussitôt... Après un combat qui fut assez long, » la victoire demeura, selon la coutume, à cette malheu- » reuse curiosité. »

Il semble que la pose de cette figure, debout, droite, et vue de face, aurait été plus convenable pour une statue que pour un tableau. La tête, penchée sur la poitrine, cache le cou, l'un des principaux agrémens d'une figure de ce genre, et la fait paraître engoncée : cet inconvénient n'aurait pas eu lieu en sculpture, parce que le spectateur peut, en changeant de place, examiner l'ouvrage de tous les côtés et sous tous les points de vue. L'artiste a cherché à introduire dans le fond de son tableau un certain mouvement de lignes, pour en cacher la stérilité; mais, comme ce fond est obscur, le but n'a pas été atteint. La figure ne se rattache à aucun accessoire, et paraît trop isolée. Le coloris ne manque ni de finesse ni de légèreté; mais il est un peu trop chargé de demi-teintes, qui atténuent l'effet des masses lumineuses.

Dubufe pinxt C. Normand sc.

Saint Evre pinx.t

C. Normand sc

Planche 51.e — *Miranda faisant une partie d'échecs avec le prince Ferdinand; tableau de M.* Saint-Èvre.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 4 pieds 4 pouces.]

Ce sujet, tiré de *la Tempête* de Shakespear, a l'agrément de la nouveauté; et, quoique ce soit là son moindre mérite, on doit savoir gré à M. Saint-Èvre de l'avoir cherché hors du répertoire banal où les artistes ont coutume de puiser. Lorsqu'il y avait en France tout au plus trente peintres admis aux expositions publiques (et Paris n'en eût pas offert quatre bons hors de l'Académie), les répétitions des mêmes sujets étaient moins fréquentes. On compte aujourd'hui plus de six cents peintres en tout genre : s'ils s'obstinaient à tourner tous dans le même cercle, le salon, quel que fût le talent des artistes, serait d'une monotonie insipide.

Miranda, fille du duc de Milan, détrôné, a été élevée dans une île déserte, où elle n'a jamais vu que son père Prospero et un horrible esclave. Elle aperçoit tout-à-coup le prince Ferdinand, héritier du trône de Naples : elle l'aime avant de connaître son rang; et le jeune prince, à peine échappé du naufrage, où il croit avoir perdu son père, oublie son malheur à la vue de cette jeune étrangère, dont les grâces et la charmante naïveté lui inspirent l'amour le plus vif. Bientôt Ferdinand obtient la confiance de Prospero, qui se fait connaître, le reçoit dans son habitation, lui promet sa fille, et le laisse avec l'aimable Miranda. Les amans emploient la soirée à une partie d'échecs, et Miranda, en plaisantant, accuse Ferdinand de tricher (c'est le moment choisi par l'auteur

du tableau); le prince s'en défend en lui parlant de son amour. Cependant la porte de la cabane s'ouvre; et Prospero, qui amène le roi de Naples, lui fait voir son fils, qu'il croyait perdu dans les flots. Le naufrage n'était qu'une illusion produite par le pouvoir magique de Prospero pour confondre ses ennemis, recouvrer ses états, et placer sa fille sur le trône de Naples.

Cette jolie composition se fait remarquer par son effet pittoresque, par la grâce, la jeunesse et la physionomie expressive des deux principaux personnages; elle offre de plus tout le fini que l'on peut desirer. Ferdinand et Miranda sont éclairés par une lampe qu'on n'aperçoit pas dans le tableau; et les figures du fond, par la lune ou le crépuscule. L'opposition des deux lumières est très-marquée, et peut-être desirerait-on qu'elle le fût un peu moins; les carnations y gagneraient de la fraîcheur, et l'effet général n'y perdrait rien. Lorsque les grands maîtres ont représenté des scènes de nuit, ils n'ont jamais poussé à l'extrême le reflet des flambeaux, dont la lumière rougeâtre et dure produit un effet singulier d'autant moins nécessaire dans un tableau, qu'on le remarque à peine lorsqu'on le rencontre dans la nature. Cet effet a donc plutôt besoin d'être atténué que rendu dans toute sa vérité. Deux ou trois peintres de l'école flamande en ont fait une étude particulière, mais dans de très-petits tableaux, le plus souvent de demi-figures, d'accessoires, ou de compositions insignifiantes; cet effet de lumière en est l'objet principal, ou, pour mieux dire, est le tableau tout entier.

Le nom de M. Saint-Èvre paraît pour la première fois dans le livret du salon: probablement il aurait pu s'y faire inscrire beaucoup plus tôt; mais il n'a pas voulu

se montrer avec de simples essais, et n'a pas perdu pour attendre. Il serait à desirer que la plupart de nos débutans entendissent aussi bien leurs intérêts; il y aurait tout à gagner pour eux, et beaucoup pour le public.

M. Saint-Èvre a exposé un second tableau dont le sujet est tiré du même poète, et n'est pas moins soigné que le premier; il représente le même Prospero, duc de Milan, exposé avec son enfant aux fureurs de la mer dans une vieille barque sans agrès, et déplorant l'infortune où le réduit la trahison de son frère, qui l'a livré à ses ennemis.

Planche 52.e — *Visite de Sully à la Reine le lendemain de la mort de Henri IV; tableau de M.me* Hersent *née* Mauduit.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 2 pieds 10 pouces.]

L'auteur de cet excellent tableau, M.me Hersent, née Mauduit, s'était déjà fait remarquer sous ce dernier nom comme l'une de nos plus agréables artistes. Unie depuis peu à l'un des peintres qui font le plus d'honneur à notre école, M.me Hersent ne peut s'attendre qu'à de nouveaux et de brillans succès : elle profitera des conseils de son mari, sans avoir besoin d'emprunter le secours de son pinceau.

« Lorsque je me trouvai en présence de la reine, dit » Sully dans ses Mémoires, le peu de constance dont je » m'étais armé m'abandonna. Elle me fit amener le roi, » dont les embrassemens et les caresses furent pour moi » un nouvel assaut, auquel mon cœur eut bien de la » peine à ne pas succomber. »

On n'a fait sur ce tableau qu'une seule observation, mais elle a été à peu près générale. Marie de Médicis, l'œil sec, les lèvres serrées, portant sur sa physionomie froide et sévère les signes de la méchanceté et de la dissimulation, ne donne, dans cette circonstance, aucune marque de sensibilité, et paraît confirmer les soupçons qui ont plané sur sa tête. M.me Hersent aurait-elle voulu résoudre une question sur laquelle aucun historien ne s'est permis de prononcer?

Mme Herscent pinxt. C. Normand sc.

Laurent père pinxt. Réveil sc.

Planche 53.e — *Pélerinage à une fontaine miraculeuse de la Vierge; tableau de M.* Laurent *père.*

[Hauteur, 17 pouces; largeur, 14 pouces.]

On aperçoit sous un ancien portique, et tout près d'une arcade qui en forme l'entrée, une fontaine au devant de laquelle est l'image de la Vierge. Une jeune femme vient y baigner son enfant; celui-ci paraît effrayé à la vue de l'eau. Une autre femme lui impose silence et cherche à l'apaiser. Le fond représente une église et une étendue de paysage que des montagnes bornent à l'horizon. Ce tableau est le pendant du pélerinage à S. Nicolas, dont il a été fait mention dans ce volume, pl. 32.e

Planche 54.e — *David partant pour aller combattre Goliath; tableau de M.* Berthon.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 8 pieds.]

Saül, assis sur son trône, au milieu d'un camp, et entouré de ses généraux, permet à David d'aller combattre Goliath. On aperçoit dans le lointain le géant attendant de pied ferme le téméraire qui osera se mesurer avec lui.

Ce tableau est bien composé et facilement exécuté, comme tous ceux que nous connaissons du même artiste: on a paru desirer que la figure de David, un peu trop svelte, présentât des formes plus soutenues; ce qui ne l'empêcherait pas de réunir la force et l'élégance.

M. Berthon a exposé trois autres tableaux : le premier représente une leçon de clinique en plein air, devant le pavillon Gabriel de l'hôpital Saint-Louis, pendant les chaleurs de l'été; le second, une Léda; le troisième, la fondation de l'abbaye de Marmoutiers par S. Martin.

Le tableau de Saül et David a été commandé par son Exc. le Ministre de l'intérieur.

Berthon pinx.t Réveil sc.

Delacroix pinx.t Réveil sc.

Planche 55.e — *Le Dante et Virgile; tableau de M.* de la Croix.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce; largeur, 5 pieds 1 pouce.]

Dante et Virgile, conduits par Phlégyas, traversent le lac qui entoure les murailles de la ville infernale de Dité. Des coupables s'attachent à la barque, ou s'efforcent d'y entrer. Dante reconnaît parmi eux des Florentins. Ce sujet est tiré du VIII.e chant de *l'Enfer* du Dante.

Vu d'assez loin pour que la touche n'en soit pas apparente, ce tableau, dont la couleur tombe un peu dans le gris, produit néanmoins un effet remarquable; il le doit au caractère de la composition, qui a du nerf et de l'originalité. Vu de près, la touche en est si hachée, si incohérente, quoiqu'exempte de timidité, qu'on ne saurait se persuader qu'au point où le talent d'exécution est parvenu dans notre école, aucun artiste ait pu adopter cette singulière façon d'opérer, qu'on retrouve tout au plus dans quelques peintures en détrempe. On est tenté de voir dans celle-ci deux différentes mains : l'une aurait disposé le sujet sur la toile et dessiné les figures; l'autre les aurait coloriées. On irait même jusqu'à penser (si une semblable supposition était admissible) que le tableau pourrait être non-seulement de plusieurs mains, mais encore d'un pinceau moderne d'après quelque vieux dessin de l'école florentine. Au surplus, cette observation est sans conséquence, et nous ne prétendons donner aucun poids à de semblables conjectures. Tout ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est que le style de ce tableau, qui a un mérite très-

réel sous le rapport de l'expression et des caractères, est étranger aux productions de notre école. Ce morceau, selon toute apparence, est le début de l'artiste, et nous présumons que M. de la Croix est encore dans l'âge où l'on peut, en étudiant les chefs-d'œuvre des grands maîtres, rectifier et épurer son goût.

Mme Haudebourt pinxt Réveil sc.

Planche 56.e — *Le Marchand de reliques; tableau de M.me* Haudebourt-Lescot.

[Hauteur, 20 pouces; largeur, 17 pouces.]

Une femme à genoux et une jeune fille font leur prière devant une chapelle. Près d'elles un homme joue du hautbois. Un pélerin, tenant un bourdon orné de banderoles, vient leur offrir des reliques.

Quelques personnes trouvent que les tableaux de M.me Haudebourt se ressemblent beaucoup et ont généralement un aspect uniforme. Le reproche nous paraît exagéré : cette espèce de conformité provient nécessairement du genre de composition que M.me Haudebourt a adopté, qu'elle a en quelque sorte créé; et tient surtout au choix des personnages qu'elle met en scène, et dont elle a étudié particulièrement le costume, le caractère et les habitudes, pendant son séjour en Italie. Au surplus, on ne peut disconvenir que ses sujets ne soient toujours présentés avec une grâce et une vivacité qui seules leur donneraient le charme de la nouveauté. On reproche encore à cette artiste de ne pas finir assez ses tableaux, dont quelques-uns ne sont guère plus terminés que de simples esquisses. Nous pensons en effet qu'un peu plus de fini ne gâterait rien, sur-tout aux yeux des amateurs, qui n'estiment que les ouvrages minutieusement achevés; mais ce fini ajouterait moins que l'on ne pense aux succès de M.me Haudebourt. Ses tableaux sont principalement recherchés pour la naïveté de la composition et la fermeté du pinceau.

Planche 57.e — *La Mort d'Hippolyte; tableau de M.* Guillemot.

[Hauteur, 10 pieds 2 pouces; largeur, 15 pieds 9 pouces.]

Ce beau tableau, admiré sous le rapport de l'exécution, a été critiqué sévèrement pour la manière dont il est composé. En effet, on ne peut se dissimuler qu'il y règne de la confusion. Les deux principales figures, Hippolyte et Aricie, se présentent l'une et l'autre dans une attitude inverse et dans une opposition respective dont l'œil est blessé, et sont tout-à-fait isolées, lorsque l'intérêt du sujet exigerait qu'elles fussent rapprochées ou groupées. On pourrait dire encore qu'il y a plus de coquetterie que de naturel dans la pose d'Aricie, et que cette jeune princesse, prévoyant qu'elle va s'évanouir, s'est arrangée pour tomber avec grâce. Les deux confidens, qui ne sont à la vérité que des personnages secondaires, pourraient néanmoins se dessiner d'une manière plus pittoresque. Enfin le groupe du second plan semble tomber en masse sur les figures du premier, et les comprimer. C'est sur le devant du tableau qu'il fallait au contraire ménager un certain espace pour annoncer la scène, l'aérer, si l'on peut s'exprimer ainsi, et lui donner le développement nécessaire.

Ce tableau a été commandé par le Ministre de la maison du Roi.

Guillemot pinx.t

Réveil sc.

Couder pinx.t Réveil sc.

Planche 58.e — *Adam et Ève; tableau de M.* Couder.

[Hauteur, 12 pieds; largeur, 9 pieds 9 pouces.]

Le prince des enfers, pendant le sommeil des deux époux, pénètre dans Éden, où, caché sous la figure d'un serpent, il cherchait à corrompre l'innocence d'Ève, lorsque deux anges, Ithuriel et Zéphon, accourent chasser l'esprit des ténèbres. A leur vue, Satan reprend sa forme, et, forcé de s'éloigner, il menace de son sceptre ses victimes, en bravant le ciel. (Milton, *Paradis perdu*, liv. IV.)

Pour traiter un sujet aussi éminemment poétique, un sujet ou gracieux ou terrible, selon la manière dont il sera conçu, Michel-Ange, Raphaël, ou peut-être l'un des Carraches, auraient seuls osé lutter avec l'auteur du *Paradis perdu*, si ce poème eût existé de leur temps : mais sans doute ils auraient adopté un tout autre parti que celui qu'a pris l'auteur du tableau dont nous donnons ici l'esquisse.

La peinture et la poésie ont leur domaine particulier. Il ne faut pas croire que le peintre et le poète puissent s'approprier indifféremment les mêmes sujets. La poésie nous frappe, nous captive, par l'abondance des images qui se succèdent et se fortifient graduellement. Il n'en est pas de même de la peinture : elle ne peut représenter qu'une action, et même un seul moment de cette action. Les compositions plus compliquées ont le double inconvénient d'embarrasser, de fatiguer le spectateur, quelquefois même d'être inintelligibles.

On a blâmé, dans le tableau dont il s'agit, le conflit

des deux épisodes ou des deux sujets, entre lesquels l'attention se trouve nécessairement partagée. Si le peintre a voulu la fixer de préférence sur le groupe d'Adam et d'Ève sommeillant en paix sous les délicieux ombrages d'Éden, il devait placer sur un plan beaucoup plus reculé, et comme accessoire, le combat des deux anges contre le prince des ténèbres. Si au contraire, ainsi qu'il paraît en avoir eu l'intention, il prétendait donner de l'importance à cette lutte gigantesque, il fallait la montrer en première ligne, et réserver pour le second ou le troisième plan le groupe d'Adam et d'Ève. Alors il y aurait unité, et le cadre eût encore été suffisamment rempli.

L'idée de peindre un serpent entortillé autour de la jambe de Satan, pour rappeler qu'avant de reprendre sa forme première, c'est sous celle de ce reptile qu'il a d'abord cherché à séduire la compagne d'Adam, a paru bien recherchée, et trop loin du vrai : c'est même une espèce d'énigme.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de pousser plus loin nos observations sur quelques autres parties de ce tableau. C'est la seule raison qui nous retient ; car l'auteur du *Lévite d'Éphraïm* et de la *Mort de Mazaccio* (1) est assez fort pour supporter la critique. Cependant les personnes qui s'intéressent le plus à ses succès, paraissent regretter qu'il ait abandonné le style simple, touchant et naïf de ses premières compositions pour un genre plus élevé, et qui réclame au plus haut degré l'exaltation de la pensée, la fierté du dessin et du coloris, et la fougue du pinceau.

(1) Salon de 1817, pl. 18 et 38.

Cogniet pinx.t Réveil sc.

Planche 59.e — *Une jeune Chasseresse; tableau de M.* Cogniet.

[Hauteur, 6 pieds 8 pouces; largeur, 4 pieds 10 pouces.]

Une jeune compagne de Diane, armée de son arc, tient dans sa main l'oiseau qu'elle vient de percer; le voyant expirer, elle paraît déplorer son sort.

Avant d'être exposé au salon, ce tableau, envoyé de Rome par M. Cogniet, pensionnaire du Roi, avait été présenté à l'école des beaux-arts, et avait reçu l'approbation des professeurs et des membres de l'Institut. La figure est d'un dessin gracieux, bien modelée, et se lie agréablement avec le fond de paysage, dont la touche est ferme, le ton harmonieux et léger.

Nous avons eu précédemment l'occasion de faire observer que l'école n'exigeait annuellement d'autre preuve d'assiduité de la part des pensionnaires établis à Rome, qu'une simple figure académique. C'est bien peu pour de jeunes peintres, qui sans doute ne demanderaient pas mieux que de fournir un ouvrage d'imagination. Cette jeune chasseresse est sans doute fort agréable, et promet un talent très-distingué; mais c'est encore moins que ce que l'on désigne sous le nom d'étude académique : un morceau de ce genre est ordinairement une figure d'homme peinte d'après le modèle vivant, et développée de manière à faire briller la science anatomique, la beauté des formes et la vigueur du coloris.

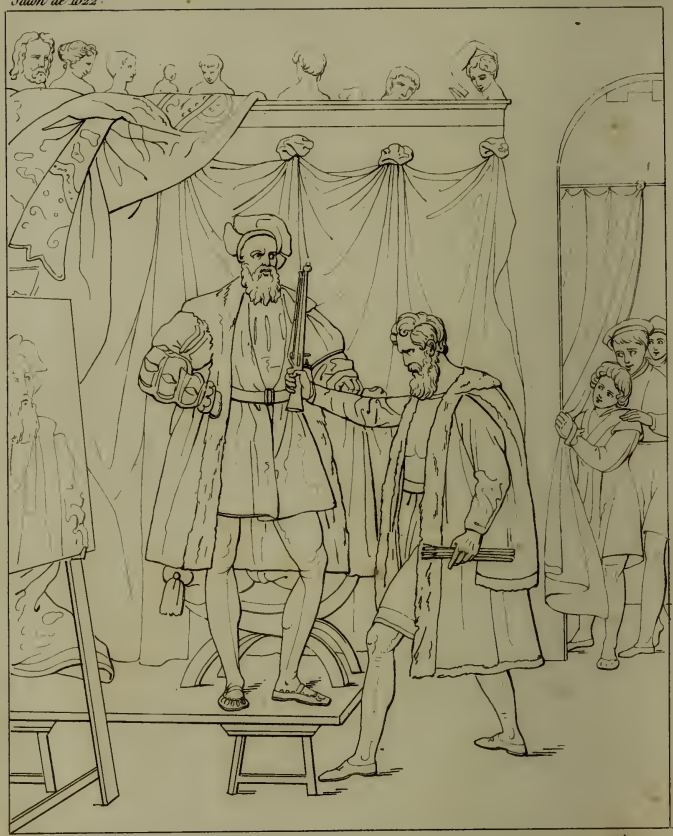
Planche 60.e — *Le jeune Clovis trouvé par un Pêcheur sur les bords de la Marne; tableau de M.* F. Dubois.

[Hauteur, 8 pieds 4 pouces; largeur, 6 pieds 6 pouces.]

Le jeune Clovis fut une des victimes de la cruauté de Frédégonde. Cette reine marâtre le fit assassiner et jeter dans la Marne. Un pêcheur, en retirant ses filets, trouva le corps de ce malheureux prince, et reconnut le fils des rois aux longues tresses de sa chevelure.

Ce tableau, de même que le précédent, est un morceau d'étude envoyé de l'académie de Rome. L'auteur a donné de l'intérêt à son sujet, en y adaptant un trait historique, et en réunissant, pour les mettre en opposition, deux figures de différens caractères. On y trouve de la simplicité et du naturel. Mais l'artiste aurait pu donner aux formes du jeune prince un peu plus d'élégance, à la physionomie du pêcheur une expression plus forte et plus vive.

F. Dubois pinx.t Réveil sc.



Menjaud pinxt. Réveil sc.

Planche 61.e — *Le Tintoret et l'Arétin; tableau de M.* Menjaud.

[Hauteur, 2 pieds 7 pouces; largeur, 2 pieds.]

Le Tintoret, célèbre peintre vénitien, et d'un caractère original, ayant appris que l'Arétin avait dit du mal de ses tableaux, résolut de s'en venger. Un jour qu'il rencontre ce poète, il feint d'ignorer ce que celui-ci avait dit, lui propose de faire son portrait, et l'attire dans son atelier. Le Tintoret prend alors un grand pistolet d'arçon, et se met à mesurer son modèle des pieds à la tête, en le regardant d'un air menaçant. L'Arétin ne peut cacher son effroi. « N'ayez pas peur, lui dit le peintre, c'est » ainsi que je prends mes mesures » ; et il commença son portrait.

Cette anecdote assez piquante est peut-être meilleure à raconter qu'à peindre, l'action n'offrant en elle-même rien de bien pittoresque. La pantomime de ce tableau présente un peu de roideur; mais c'est la faute du sujet plutôt que celle de M. Menjaud, dont les productions, même du genre le plus simple, ont toujours un caractère fin et gracieux. Il a été moins heureux dans cette circonstance. La figure de l'Arétin, d'un ton vigoureux et très-coloré, a pour fond une draperie blanche. L'opposition est brusque, et l'effet tranchant et dur. Si cette figure se liait avec le fond, le tableau serait très-harmonieux, et ne laisserait presque rien à desirer.

Planche 62.c — *Ulysse demandant des secours à Nausicaa, fille du roi Alcinoüs; tableau de M.* Vafflard.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 4 pieds 7 pouces.]

Ulysse, après un naufrage, aborde dans l'île de Corcyre. Accablé de fatigue, il s'endort sur un amas de feuilles. Nausicaa et ses compagnes, non loin de là, se livraient à divers jeux. Réveillé par leurs ris et leurs cris, Ulysse s'avance. Saisies d'épouvante, elles fuient et se cachent. Seule, la fille d'Alcinoüs ne prend pas la fuite; Minerve lui inspire cette fermeté. Ulysse délibère s'il embrassera ses genoux, ou si, restant dans un respectueux éloignement, il s'adressera à elle d'une voix suppliante : il s'arrête à ce dernier parti... Je t'implore, ô reine; es-tu mortelle ou déesse? &c.

M. Vafflard a sans doute prévu, mais n'a pas craint les difficultés que présente ce sujet; il s'en est tiré aussi bien que possible. Sa composition est agréable, son coloris a de la fraîcheur, et la lumière, quoique largement répandue, ne laisse pas d'être vive et piquante.

Ce tableau appartient à M. Laffitte.

Vafflard pinx.t Réveil sc.

Roehn père pinxt. Réveil sc.

Planche 63.e — *L'Enfant prodigue ; tableau de M.* Roehn *père.*

[Hauteur, 1 pied 9 pouces ; largeur, 2 pieds 1 pouce.]

Entouré de courtisanes, l'enfant prodigue dissipe ses biens au sein des plaisirs : tandis qu'il se livre à la joie, une de ces femmes lui dérobe sa bourse.

Le sujet de l'enfant prodigue, qui est de tous les temps et de tous les pays, peut admettre tous les costumes. C'est celui du siècle de Louis XIII que M. Roehn paraît avoir adopté pour ses personnages.

M. Roehn père, l'un de nos artistes les plus laborieux, et dont le pinceau se prête facilement à toute sorte de genres, a traité avec succès le paysage, la marine et les sujets champêtres; mais il se distingue principalement dans les scènes d'intérieur, qu'il sait varier avec un goût particulier. On y trouve des groupes bien disposés, un ton chaud et soutenu, une touche facile.

Outre le tableau qui fait le sujet de cet article, M. Roehn en a exposé plusieurs sous les titres suivans : *Philippe Wouwermans à ses derniers momens ; le pauvre Aveugle; l'Enfant abandonné; une Foire de village; Vue prise dans les montagnes des Vosges; Vue d'un port de mer; Effet de soleil couchant; le Médecin consultant,* costumes suisses; *les Environs de Plombières, les Plaisirs de l'hiver.*

Planche 64.e et dernière. — *Les Tourterelles; tableau de M.lle* Gérard.

[Hauteur, 2 pieds 1 pouce; largeur, 1 pied 9 pouces.]

Élève et alliée de feu M. Fragonard père, M.lle Gérard est restée fidèle au genre de composition qu'elle a adopté pour ses débuts : ce sont des scènes d'intérieur d'un genre gracieux, toujours décent, et quelquefois romantique. Ses personnages sont pris ordinairement dans la classe moyenne de la société. Ses sujets sont bien disposés, les costumes dessinés avec goût; l'effet pittoresque est bien entendu, la touche ferme et légère : mais les carnations sont généralement faibles, décolorées; on croit voir des personnes malades ou relevant de maladie. Ce défaut, que peut-être l'artiste seule n'aperçoit pas, est facile à corriger : ses ouvrages y gagneraient beaucoup.

Fin du tome I.er du Salon de 1822.

Mlle Gérard pinxt Réveil sc.

TABLE

Des Planches contenues dans le tome I.er du Salon de 1822.

AVERTISSEMENT..... Pag. 5.

Corinne au cap de Misène. — M. GÉRARD. Planche 1.re... 9.

Prise de l'Alhambra. — M. le Comte DE FORBIN. Pl. 2 et 3. 11.

Mort d'un Pestiféré. — M. le Comte DE FORBIN. Pl. 4..... 13.

Mort du roi André de Hongrie. — M. le Comte DE FORBIN. Pl. 5..... 14.

Allégorie en l'honneur du siècle de Louis XIV. — M. MEYNIER. Pl. 6..... 15.

Sujet allégorique. — M. MAUZAISSE. Pl. 7..... 17.

Le bon Samaritain. — M. DROLLING. Pl. 8..... 18.

Portrait de S. A R. M.me la Duchesse de Berry. — M. KINSON. Pl. 9..... 19.

La Vision de S.te Monique. — M. GAILLOT. Pl. 10..... 21.

S. Louis fait placer dans l'église de Saint-Denis les tombeaux des rois ses prédécesseurs. — MM. LANDON et GAILLOT. Pl. 11 et 12..... 23.

La Dispute de Minerve et de Neptune. — M. BLONDEL. Pl. 13 et 14..... 25.

1. Mars. 2. La Paix. — M. BLONDEL. Pl. 15..... 29.

Jésus au mont des Oliviers. — M. DESTOUCHES. Pl. 16.... 30.

S. Louis touchant un Pestiféré. — M. LETHIÈRE. Pl. 17... 31.

Céphale enlevé par l'Aurore. — M. Delorme. Pl. 18. . . . . 33.

Métabus, roi des Volsques. — M. Cogniet. Pl. 19. . . . . 35.

Les Vendeurs chassés du Temple. — M. Thomas. Pl. 20. . . . . 37.

Enfans exécutant un concert. — M. Landon. Pl. 21. . . . . 39.

Danse d'enfans. — M. Landon. Pl. 22. . . . . 40.

Martyre de S. Appien. — M. Gassies. Pl. 23. . . . . 41.

S. Louis visitant ses soldats. — M. Scheffer. Pl. 24. . . . . 43.

Les Amours de Sapho et de Phaon. — M. Guillemot. Pl. 25. . . . . 44.

François I.er pardonnant aux révoltés de la Rochelle. — M. Rouget. Pl. 26. . . . . 45.

La Samaritaine. — M. de Boisfremont. Pl. 27. . . . . 47.

Apollon et Cyparisse. — M. Dubuffe. Pl. 28. . . . . 48.

David jouant de la harpe près de Saül. — M. Gros. Pl. 29. . . . . 49.

Un Pêcheur napolitain. — M. Barbier-Walbonne. Pl. 30. . . . . 51.

S. Jean-Baptiste devant Hérode. — M. Ansiaux. Pl. 31. . . 53.

Pélerinage à S. Nicolas. — M. Laurent. Pl. 32. . . . . 55.

Oreste. — M. Picot. Pl. 33. . . . . 57.

Le Tasse et Montaigne. — M. Richard. Pl. 34. . . . . 59.

Fin tragique de la mère et de la sœur de Gustave Wasa. — M. Trézel. Pl. 35. . . . . 60.

S. Louis visitant ses soldats. — M. Gassies. Pl. 36. . . . . 61.

Une jeune femme portant des secours à une famille indigente. — M.me Haudebourt-Lescot. Pl. 37. . . . . 63.

Ruth et Booz. — M. Hersent. Pl. 38. . . . . 64.

Vénus et Anchise. — M. Paulin-Guérin. Pl. 39. . . . . 65.

L'Hospitalité provençale — M. Révoil. Pl. 40. . . . . 67.

Valentine de Milan. — M. Coupin de la Couperie. Pl. 41. . . . . 69.

Joseph expliquant des songes. — M. Roehn fils. Pl. 42. . . 70.

Scène d'Héraclius. — M. Fragonard. Pl. 43. . . . . 71.

Guillaume Tell. — M. Steuben. Pl. 44. . . . . 72.

Les Citoyens de Calais. — M. Fragonard. Pl. 45. . . . . 73.

Mercure et Argus. — M. Steuben. Pl. 46. . . . . 75.

Une Famille dans la désolation. — M. Prud'hon. Pl. 47. . 76.

Borée enlevant Orithye. — M. Lancrenon. Pl. 48. . . . . 77.

S. Étienne, premier martyr. — M. Frosté. Pl. 49 . . . . . 79.

Psyché. — M. Dubuffe. Pl. 50. . . . . 80.

Miranda et Ferdinand. — M. Saint-Èvre. Pl. 51. . . . . 81.

Sully et Marie de Médicis. — M.me Hersent. Pl. 52. . . . . 84.

Pélerinage à une fontaine miraculeuse. — M. Laurent. Pl. 53. . . . . 85.

Saül et David. — M. Berthon. Pl. 54. . . . . 86.

Dante et Virgile. — M. Delacroix. Pl. 55. . . . . 87.

Le Marchand de reliques. — M.me Haudebourt. Pl. 56. . . 89.

La Mort d'Hippolyte. — M. Guillemot. Pl. 57. . . . . 90.

Adam et Ève. — M. Couder. Pl. 58. . . . . 91.

Une jeune Chasseresse. — M. Cogniet. Pl. 59. . . . . 93.

Le jeune Clovis trouvé par un pêcheur. — M. Dubois. Pl. 60. . . . . 94.

Le Tintoret et l'Arétin. — M. Menjaud. Pl. 61..... 95.
Ulysse et Nausicaa. — M. Vafflard. Pl. 62..... 96.
L'Enfant prodigue. — M. Roehn père. Pl. 63..... 97.
Les Tourterelles. — M.lle Gérard. Pl. 64..... 98.

Fin de la Table du tome I.er du Salon de 1822.

N
2030
L3
t.1

Landon, Charles Paul
Salon de 1822

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 08 09 03 11 015 0